

Jules Celma

Journal d'un éducateur

*Entre octobre 1968*

*et juin 1969,*

*un jeune instituteur*

*donne la liberté à ses élèves.*

*Qu'en font-ils?*

Symptôme 2

Éditions Champ Libre

## table des matières

- 9 1. en guise de présentation
- 18 2. première suppléance
- 37 3. deuxième suppléance
- 41 4. troisième suppléance
- 79 5. dernière suppléance
- 86 6. quelques conclusions

### annexes

- 99 1. lettres de lecteurs au *fait public* (février 1970)
- 121 2. deux ans et quelques mois après
- 131 3. le procès

## 1. en guise de présentation

J'ai été instituteur-suppléant éventuel pendant l'année scolaire 68-69. Au cours de mon « exercice », il m'a été donné de pouvoir expérimenter, si tant est que les événements que j'ai vécus peuvent être qualifiés d'expériences, certaines situations, certaines attitudes « pédagogiques » dont le compte rendu aussi précis que possible constitue l'essentiel du présent ouvrage.

Je n'étais et ne suis pas encore spécialiste en pédagogie, ni en psychologie militaire. Néanmoins, certains traits généraux, certaines valeurs fondamentales, certaines hypothèses théoriques viendront se joindre aux faits. Je laisse le soin aux archéologues de la vie de tirer toutes les conclusions possibles et imaginables, persuadé que leur « science » et quelques exercices de gymnastique idéologique suffiront pour démontrer ce qui n'est que du vécu, mais qui vaut cent fois mieux que toute leur merde justificatrice.

Une douzaine de suppléances m'ont permis de côtoyer des enfants de tous milieux, de tous âges, de tous caractères.

Mon passage dans l'Éducation Nationale s'est structuré autour d'attitudes expérimentales. Nous avons, les enfants et moi, ébauché des gestes magnifiques, d'autres moins. Nous avons parfois rompu avec le Vieux Monde. Nous n'avons pas su, souvent, dépasser notre propre aliénation. L'Idéologie dominante (c'est le propre de toute idéologie) imprègne chacun de nous, y laisse des marques profondes.

Je n'ai jamais noté consciencieusement et systématiquement les événements qui se *vivaient*. C'était impensable. Nous étions trop préoccupés, trop pris par l'évolution du climat

scolaire, par le changement apporté dans les rapports humains, pour songer un seul instant à devenir « archéologues ». J'ai conscience que « raconter » ce qui s'est passé, constitue une certaine régression, une certaine fixation, un net engourdissement. Mon récit ne sera jamais qu'un élément de plus dans le fatras culturel des marchandises de notre société.

Je livre du vécu, je le répète, celui que j'ai eu la joie et la chance de partager avec ces « hommes » et ces « femmes », petits, grands, beaux, laids, sages, pénibles. Nous nous sommes regardés tels que nous étions, avec violence et passion. Les spécialistes de tous poils sauront triturer, magouiller tout ce que j'expose et sous-expose. Je m'en fous, ils ne servent à rien et disparaîtront bientôt!

Je précise que je ne réduis pas ma critique du Désordre existant à la critique de l'Institution Scolaire, ni à celle de la misère sexuelle contemporaine; notre vie quotidienne totale, dans ses moindres aspects, dans ses moindres recoins, dans l'insoupçonnable, agonise sous la botte du Pouvoir.

J'ai fréquenté le milieu enseignant et si toutes les écoles ne s'appellent pas « La Villette », toutes sont de parfaits abattoirs où des fournées de gosses vont quotidiennement se faire socialiser, encadrer, régimenter, en un mot : « éduquer ». Ces lugubres endroits, ces temples de la docilité, de l'abdication et de l'esclavage mystifient encore une foule innombrable de gens, d'éducateurs, de parents. L'adulte ayant perdu conscience de ses premiers désirs ignore leur existence chez ses descendants. Dans notre société hiérarchique, les gens se divisent en deux camps : les maîtres et les esclaves, les employés et les employeurs, les puissants et les faibles, les éducateurs et les éduqués. L'éducation est la même pour tous. On y apprend à accepter cette vision du monde : certains deviendront des Maîtres, d'autres des Esclaves. Il faut noter que cette distinction entre les Maîtres et les Esclaves n'est pas aussi nette qu'il y paraît. Chacun y est un peu Maître de quelque Un et toujours Esclave de quelque Chose. Basée sur l'humiliation, la répression, l'égalisation de tous en êtres uniformes, identiques dans leurs désirs artificiels, identiques dans leurs névroses, identiques dans leurs compor-

tements, dans leurs réactions, l'Education apparaît comme un des meilleurs piliers de nos sociétés, un des meilleurs garants du Pouvoir.

L'enseignant est au flic ce que la semelle est à la chaussure. Le Pouvoir enfante l'Enseignant. Les Enseignants enfantent le Pouvoir.

Plus je regarde les enseignants et les éducateurs et plus je me convaincs de ce que la société capitaliste ou bureaucratique, toutes deux fondées sur une structure autoritaire, se maintient en place bien plus par l'action involontaire, automatique des pédagogues que par celle des flics. L'Éducateur n'est plus que « La Voix de son Maître »!

L'École est le Bureau d'Accueil de l'Usine. Elle constitue l'Ame de la société, la partie Production étant le Corps. Le Pouvoir adapte, forge, modèle, moule, coule, façonne, arrange, conditionne, rectifie, déforme, pétrit la structure caractéristique du nouveau-né, afin que celui-ci s'intègre dans les différents organes de la société. L'Education les désocialise, les culpabilise, les complexifie, les névrosilise, les réprimilise, les dévitalise, les néantise, les endocrinilise, les militarise, les abêtillise, les soumettilise, les désontanéise, les sadiquilise, les masochise, les robotise, les industrialise, les citoyennilise, les patriotise, les fossilise, les fait crever. Le Pouvoir, pour assurer son existence, veut des gens dociles, maniables, contrôlables, étiquetables. Il lui faut des *pères et des mères de famille, des travailleurs*. Il lui faut et il trouve des gens capables de crever pour maintenir et sauvegarder leur esclavage; il lui faut et il trouve des gens capables de souffrir toute une vie sans rien dire, et les gens pourrissent dans le plus parfait silence et pour le plaisir douteux d'une minorité possédante, aussi moribonde que la majorité qui la soutient.

Que personne ne s'y trompe, car le Pouvoir ne s'y est jamais trompé, l'École a été rendue obligatoire et gratuite parce que cette solution correspondait alors aux intérêts de classe de la bourgeoisie. Le développement économique capitaliste exigeait une main-d'œuvre plus instruite; le même qui aujourd'hui industrialise l'enseignement supérieur. La justification idéologique de cette politique sco-

laire du Pouvoir ne peut résider dans cette piteuse *Idée* de « culture populaire », dans ce sentiment démagogique d' « éducation des masses », dans l'argument vaticaniste d' « élévation du niveau intellectuel ». S'il est vrai que l'épanouissement, la réalisation totale de l'individu passe, entre autres *actes*, par le *jeu* de l'intellect, il n'en demeure pas moins que ce besoin n'a été *reconnu et immédiatement dévié que par souci marchand*. La Culture Populaire est la croûte idéologique recouvrant ce nouveau et envahissant marché des Loisirs. La « Civilisation des Loisirs » est le dernier champ prospectif du Pouvoir. Il est d'ailleurs de plus en plus évident que son exploitation, ainsi que toutes les autres, s'arrêteront prochainement de façon violente et définitive. A l'époque de l'exploitation de l'Objectivité de l'Homme vient s'ajouter l'exploitation de sa Subjectivité. La nécessaire satisfaction des désirs les transforme en quantum marchandable.

La vie est devenue une affaire de putains. Tout s'y vend et tout s'y achète. Les habitants de la planète, devenus objets poussiéreux, dérivent à différentes vitesses dans une immense gare de triage, planifiés par le Pouvoir.

L'Ecole est la SNCF de la vie.

Le mensonge, la soumission, la nazification sont les pièces essentielles d'un jeu cruel que l'enfant doit apprécier coûte que coûte et où il est la victime désignée. Ce n'est d'ailleurs jamais un jeu. La Sainte Autorité physique et intellectuelle sévit pour le meilleur et pour le pire. Le pire n'est jamais le meilleur, le meilleur est souvent le pire. Les apparences mêmes se détruisent. On n'apprend rien à l'école ou si peu, ce peu étant précisément de ne pas apprendre. Rappelez-vous cette réflexion de chacun d'entre vous : « Tout ce que je sais, je l'ai appris après l'école ! » Combien de millions de personnes ont-elles été détruites dans les fonderies scolaires ? Combien de malades caractériels ont été accouchés par ces congélateurs pédagogiques ? Quelle satisfaction pour le Pouvoir que la fourniture régulière de kilo-watts-hommes !

Allons ! Allons ! Venez ! Ouvriers compréhensifs !

Comment ne pas qualifier d'assassinat, la période scolaire de l'enfance (sans compter la famille). Notre potentiel de vie, notre désir passionné d'agir, de créer, de voir, d'en-

tendre, d'aimer, de faire, de jouir, transformé si facilement en une crainte de la vie, en une angoisse du plaisir, en une agonie inconsciente, en un délire morbide. Que chacun de vous fasse un effort, qu'il remonte la pente de ses souvenirs, il y retrouvera la souffrance diffuse, les vexations, les gestes bloqués dans leur élan, le dur apprentissage de la discipline venue du ciel, la solitude grandissante, la honte de plus en plus envahissante. Beaucoup diront : « C'est la vie ! C'est normal. Je ne le regrette pas. » Et puis si le souvenir est faible, si l'insensibilité vous a carapacé, alors vous ajouterez, le visage déteint par les fumées de l'usine et la grisaille de votre appartement 117, bloc G d'un vieil (ou moderne) HLM : « C'était pas si terrible que ça ! Et puis ça a fait de moi un homme ! » Enseignants ! Le Pouvoir est content de vous ! Vous avez bien mérité de sa reconnaissance !

L'Ecole, le Lycée, la Fac : un marécage de médiocrité et d'inconscience.

Je n'ai pas encore rencontré de milieu aussi décomposé, aussi conservateur, aussi borné, aussi ennuyeux que le vôtre !

Les Instituteurs et Professeurs sont vraiment une Institution de sclérosés, une cohorte de majorettes paralytiques. Niveau de préoccupation et d'autocritique, pratiquement nul. Les *Choses* sont comme elles sont, et c'est très bien ainsi. Les enseignants ont même oublié l'existence des enfants. Tout est mécanique ; il suffit de se laisser porter par les rails. On sait que l'année se divise en trois trimestres, que des trois c'est le second qui est le plus « important », que le trimestre est divisé en mois, que les mois en jours et les jours en heures et minutes et que, de telle heure à telle heure, on doit faire telle matière, telle activité précise qui n'est plus la même, la minute qui suit. On prévoit tout ; on planifie tout. Bien sûr, il y a toujours un peu de retard, les enfants sont si « lents » dans l'ensemble. Et puis ils sont toujours prêts à s'amuser, à se « dissiper ». C'est dur de les « tenir » toute une journée ! Combien de garde-chiourmes ont eu cette réflexion : « Ils sont marrants ceux qui critiquent les enseignants pour les congés considérables qu'ils ont ! On voit bien qu'ils n'ont pas à s'occuper de trente gosses toute la journée ! » L'Education est véritablement épuisante. Et cela ne choque personne ?

Est-ce donc si difficile de vivre en compagnie d'enfants? L'Enseignement est un milieu de tranquillité, de sécurité : un milieu qui charme. Tranquille parce qu'on n'y fait rien de très humain! On n'y respecte ni sa propre nature (l'enseignant est avant tout un fonctionnaire) ni celle des autres. En effet, comment accepter chez autrui ce qu'individuellement on ne s'autorise pas? Sécurisant parce que les changements, les événements y sont peu fréquents. D'accord, les nerfs en prennent un coup, c'est qu'ils sont durs à éduquer ces rejetons, parfois ils sont coriaces. Six heures par jour dans la même salle, à la même place, à toujours se plier, à toujours obéir, à faire des trucs ennuyeux, il faut vraiment que l'enseignant se donne de la peine pour unifier et contenir tout ce petit monde. Heureusement, il y a des stages de perfectionnement où l'on apprend les dernières ficelles qui séduiront les irréductibles! Les Ecoles Normales excrémentent les élites nécessaires.

L'Enseignant est le propre modèle auquel doit tendre son éducation. Il est le gabarit d'identification que tout individu se « socialisant » doit atteindre. Quel est donc le but de cette compétition au suicide?

Quel est donc cet être suprême qu'il faut imiter pour pouvoir plaire et survivre?

Que personne ne s'y trompe : l'individu dont l'activité professionnelle se nomme enseignement, est partagé entre deux tendances : son rôle professionnel, son comportement intime. Il est le roi fané auréolé d'un soleil qui n'existe pas. Sa dynamique est simple : il doit se présenter aux yeux de ses sujets comme la perfection sociale à atteindre. Irréprochable quant à l'habillement. Irréprochable quant à l'haléine. Irréprochable quant à la longueur des cheveux. Irréprochable quant au langage. Irréprochable quant à ses fréquentations, ses gestes, ses regards. Il n'a pour ainsi dire pas de goûts, pas de désirs, pas de passions, *si ce n'est celle de ne pas en avoir*. Toute curiosité a pratiquement disparu. Toute inquiétude s'est effacée d'un cerveau nébuleux qui ne sursaute qu'à l'annonce d'une attribution de prime. Il est toujours souriant. Rien ne semble le perturber. En un mot il est hygiénique. C'est un refoulé sexuel. C'est un refoulé tout court. Papa « Pouvoir » et Maman « Idéologie » l'ont élevé. Il a perdu toutes ses

espérances, comme tout le monde. Il a sa Renault 4L et son appartement coquet, comme tout le monde. Il se sent bien puer dans sa peau moite. Bien sûr, il lui arrive de découvrir les œuvres de Rimbaud. Il les trouve bien. Bien sûr, il a lui aussi été jeune-révolté-un-peu-fou. N'a-t-il pas été instituteur par souci d'indépendance vis-à-vis de ses parents? Mais c'est bien fini.

Le soir, la classe vide et les yeux cernés de tics, sa satisfaction se lit sur son visage. Sa vie est sans problèmes. Un boulot stable. Un petit mois qui augmentera régulièrement. Quelques congés appréciables. Une responsabilité considérable qui le maintient droit devant ses supérieurs et qu'il assume toujours envers ses chefs plutôt qu'envers les enfants. Il a bonne conscience du moment que le programme est respecté et que 90 % de ses élèves réussissent leurs examens ou leur passage en sixième! Sa considération auprès des parents et de la population décroît d'année en année.

Retrouvant son intimité, il retrouve une part de lui-même : la fille de l'épicière qui n'est pas mal, qui a « grandi » et à qui il donnerait bien des « leçons particulières », l'équipe de foot où tous les dimanches il dépense son agressivité. La « vulgarité » et les pensées et gestes « obscènes » lui reviennent avec les décilitres d'alcool. Plus il vieillit et plus il apprécie les histoires vicieuses de pseudo-représentants de commerce. D'une manière générale, le vaudeville du mari cocu l'amuse énormément. Mais aussi, Brecht ou Rocard, quand ça n'est pas Guy Mollet car il s'intéresse à la politique. Il peut exprimer tout haut son mépris envieux pour l'Inspecteur d'Académie, le Syndicat ou l'augmentation du gaz, quand il les méprise, ce qui n'est pas toujours le cas.

Le seul facteur qui le maintient toujours vivant biologiquement, c'est cette lutte incessante qu'il doit assurer contre ses élèves. Ça le fait remuer dans sa coquille. Au bout de quelques années de services rendus à la Nation, son cerveau s'habitue à cette agressivité réciproque. Il dresse des animaux. Il aime son métier. C'est un crachat du Pouvoir!

Les enfants sont éduqués par des esclaves qui fabriqueront d'autres esclaves, qui eux-mêmes fabriqueront d'autres esclaves dans des hachoirs électriques. Le produit de cette

vaste conspiration, de cet ignoble attentat à la vie, c'est la « masse », la « populace », l'« opinion publique », l'« immense majorité des couches de la population », les « électeurs », les « braves gens », les « bons français », les « honnêtes travailleurs », les « héroïques soldats de la mère patrie », les « majorités silencieuses », les « médaillés de la mort et du travail », les « joyeux-touristes-turfistes-télé-spectateurs ».

Les enseignants s'auto-éduquent.

C'est l'immense chaîne ininterrompue des reptiles *homosapiens* : chacun étouffe celui qui suit et est étouffé par celui qui précède. L'orchestre qui dirige ce ballet est composé de gros messieurs avec ou sans barbe, et qui fument le cigare. « Allez! Allez!... 2 fois 1, 2; 2 fois 2, 4... » Deux fois tout, rien!

#### REMARQUES GENERALES

J'avertis le lecteur que certaines erreurs conceptuelles auront pu se glisser dans les terminologies employées. Je m'en moque, l'essentiel étant de nous comprendre et de prouver par des actes la communauté de nos vues.

Trop de robots ont encore confiance en l'institution scolaire. C'est pour ça que ces quelques lignes, ces quelques dessins, m'ont paru devoir être diffusés.

Je dédie ce qui suit<sup>1</sup>, à tous les demi Pavlov qui hantent notre vie, qui ont la triste stupidité de croire que les grandes personnes ont toujours raison, à tous ces pauvres types, ces ratés, qui ronronnent inlassablement les slogans néo-nazis : « Les enfant n'ont le droit que de se taire », « Dis merci à la Madame! », « Veux-tu sortir ta main de là! », « Tu iras jouer quand tu auras fait tes devoirs! », « Mon fils est le premier de sa classe! »,

---

1. Cet ouvrage fait suite à deux articles parus respectivement dans :  
— *La Mèche*, nov. 69-mai 70, BP : 3020, 31-Toulouse;  
— *Le Fait Public*, fév. 70, 12, rue Chabannais, Paris, 2°.

Un court-métrage a aussi été réalisé sur ce sujet : *Il est terrible le petit bruit du vagin que pénètre le pénis ou Crève salopel*, avec l'aide du Groupe des Cinéastes Indépendants de Toulouse (3, rue Roquelaine, 31-Toulouse).

« Veux-tu ne pas répondre à ton père! », Si tu crois que je travaille par plaisir...! »

Tant de bruits familiers, si familiers qu'on ne les entend plus.

Je les dédie aussi à tous ces « petits innocents » dont l'image vitrifiée sert de support publicitaire à Materna et à Bébé Cadum.

Enfin, à mon neveu Marc, mon ami, accidentellement propulsé dans un univers morbide où l'on dit partout que :

LA VERITE SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS!

## 2. première suppléance

*Tout d'abord, considérons que le but principal de toute éducation est d'apprendre à l'enfant à maîtriser ses instincts : impossible en effet de lui laisser une liberté totale, de l'autoriser à obéir sans contraintes à toutes ses impulsions.*

*Cela pourrait, certes, fournir aux psychologues de l'enfance une expérience très instructive, mais la vie des parents deviendrait impossible et le tort soit immédiat, soit à venir, causé aux enfants serait considérable. L'éducation doit donc inhiber, interdire, réprimer et c'est à quoi elle s'est tout le temps amplement appliquée. Mais l'analyse nous a montré que cette répression des instincts était justement la cause des névroses.*

S. Freud. (*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, 1932, Gallimard.)

J'étais bien décidé à m'intégrer d'une façon ou d'une autre dans le secteur de la production, en l'occurrence : l'Éducation Nationale. Je puis assurer que j'étais animé, au départ, d'une réelle volonté d'accomplir mon « travail », de la façon la plus sérieuse et consciencieuse qui soit. Il s'agissait de se « faire une situation ».

Mon premier contact avec l'enseignement (en dehors des mauvais souvenirs que j'en ai gardés) a eu pour cadre un Cours Préparatoire (CP) de Toulouse, où le directeur du Groupe Scolaire m'avait invité.

Pendant trois heures, j'ai vu défiler devant moi, les images de ma propre scolarisation. J'ai revécu les angoisses de mes premières années. Pendant trois heures, j'ai dû supporter les agissements sadiques d'une « bonne » maîtresse, d'une « bonne » mère de famille. Le dégoût fut grand. Il fut fatal, car j'eus alors le sentiment profond des difficultés que j'aurais pour me stabiliser dans cette profession.

A midi, quand je rentrais chez moi, une feuille m'y attendait qui m'envoyait « suppléer » à quelques dizaines de kilomètres de Toulouse.

Ma première suppléance a été déterminante. J'étais tombé sur une classe mixte (vingt-huit gosses de 9 à 11 ans) pratiquant la non-directivité de Rogers et les méthodes Freinet : la moitié depuis un an, les autres depuis la rentrée, c'est-à-dire un peu plus d'un mois. Je n'avais aucun bagage pédagogique, mais plutôt des préoccupations nées du mouvement mai-juiniste. L'embarras dû à mon inexpérience professionnelle se trouva fort allégé par la dynamique scolaire pratiquée dans cette classe : auto-discipline, choix libre du travail (!), et exécution laissée à la volonté (le conseiller pédagogique aurait dit : au désir) des enfants. Par exemple, les gosses choisissaient un problème de calcul, le résolvaient au brouillon, le corrigeaient entre eux, le recopiaient, mes interventions n'étant faites que sur demande. Puis ils préparaient la lecture, chacun choisissait celle qui lui plaisait le plus. C'était vraiment le Paradis Rêvé.

J'eus alors l'idée de pousser un peu la « non-directivité » jusqu'à la suppression totale de toute directivité, de toute discipline, de toute censure morale, de tout rôle ou fonction d'enseignant. Je détruisais les derniers vestiges d'une autorité déjà largement entamée, afin de permettre un plus grand rendement scolaire. Mon raisonnement était le suivant : les gosses sous peu de contrainte travaillent mieux que sous une contrainte forte. Si je supprime toute autorité, les enfants vont mieux « travailler » puisque aussi bien aucune énergie ne sera gaspillée dans des conflits de révolte et de soumission avec cette autorité.

Une transformation se produisit dans la classe qui dévoila le caractère oppressif de la « non-directivité » qui s'y pratiquait : les groupes de travail explosèrent. Les élèves bons ou mauvais dévoilèrent leurs refoulements sous forme d'agressivité à caractère hystérique. Les conflits surgirent. La « pagaille » s'instaura. Le chahut. Les tensions. Les moments de grande détente. Ceux qui auparavant avaient assumé le rôle d'élèves modèles, sérieux, responsables, « adultes », commencèrent à se poser des questions sur leur comportement antérieur. Le « meilleur » élève de la classe (« le plus cultivé et le plus responsable! Celui-là travaille seul, s'organise seul, sans l'aide du maître! Il est très bien! », avait déclaré le conseiller pédagogique), devint « méchant », « dissipé », « grivois »; je lui fis remarquer un jour qu'il avait de plus en plus tendance à frapper les petits pour le simple plaisir de les humilier, de les voir souffrir. Voici d'ailleurs la « plainte » officielle de deux de ses camarades :

Pourquoi philippe donne  
des coups de pied en  
rien qu'on lui face.  
Eric  
Christiam

Des clans se formèrent, avec leurs fausses jalousies, leurs fausses rivalités. Des problèmes de séduction naquirent entre garçons et filles. Chacun parla de plus en plus de lui. Les enfants m'avouèrent leur crainte de leur maîtresse non directive. Or quelqu'un qui a peur n'est pas heureux, ne peut pas être heureux. La démystification de la « non-directivité » fut radicale. Nous avons chanté, peint, rit, gueulé, dormi, joué. Le travail scolaire n'existait évidemment plus ou presque. Si les gosses dans cette situation sans contrainte, avaient exprimé le désir de faire du « travail classique », tout simplement du « travail », j'aurais agi dans le sens qu'ils exprimaient. Il s'avère, à l'expé-

rience, que *personne* ne voulait plus s'ennuyer avec des conneries planifiées « démocratiquement ».

Dans les tout premiers jours, devant l'aspect moderne de cette école, j'insistai pour qu'on me tutoie et qu'on m'appelle Jules. Le conseiller pédagogique ne fut pas d'accord et m'accusa en ces termes : « Vous voulez entretenir des rapports trop familiers! N'oubliez pas que vous avez une fonction à défendre! Vous êtes Instituteur! Sachez susciter le respect de votre titre! » Ce même con de stalinien, en parlant du « trouble-fête », du « voyou » de la classe, me déclara : « Avec celui-là, il n'y a rien à faire. Pour le mater, il n'y a que la force, et encore! Si vous le laissez faire, vous êtes cuit! Il ne vous laissera pas travailler! Il ne pense qu'à s'amuser! »

Ainsi, le crime était donc celui-là! J'avais dans la classe un enfant qui voulait s'amuser, et, comme interlocuteur, un amas de cellules disparates qui trouvait ça « pas normal », « à mater ». Je lui répondis qu'avec moi, cet enfant se tenait bien et que, de toutes façons, par nature, je préférerais ceux qui voulaient s'amuser à tous les bossés consciencieux, que vouloir rigoler était une preuve de santé mentale et physique. Je lui exposai mes diverses idées, je lui fis part de mon désir de tout autoriser en classe, de ne rien imposer, en tout cas le moins possible. Il essaya de me convaincre de mon erreur avec force croquis et théorèmes de « spécialistes ». C'était la première attaque du Pouvoir par l'intermédiaire d'un de ses fidèles esclaves. « C'est du paternalisme décadent. Vous voulez pratiquer une pédagogie anarchisante, mais sachez qu'elle ne satisfait pas l'enfant et qu'elle conduit inmanquablement au fascisme! » Telles étaient les conclusions de ce sbire qui aurait souhaité me convaincre que les hommes pour être libres ont besoin de subir une autorité.

Ce genre de réflexion débile m'a été plusieurs fois jeté à titre illusoire d'argument.

Très vite, les rapports se sont sexualisés. Allusions, gestes ébauchés. Le tout dans un climat affectif profondément oedipien. J'étais l'Adulte, le Père, avec qui l'inceste (et le meurtre) pouvaient être envisagés. Je suis donc apparu comme essentiel dans la pensée *vécue* des enfants. La plupart des filles ont griffonné des lettres qui m'étaient adressées. Les garçons aussi, mais l'objet de transfert ne leur

convenait sans doute pas assez. J'en ai conservé quelques-unes. Voici la première :

POUR MESSIEUR Celma Jules.   ♥♥♥

Une lettre

Cher monsieur Celma

Je te fais cette lettre pour te rendre plus heureux. Tout la classe vous aime bien. Mais à moi vous ne plaisez pas trop parce que vous avez les <sup>deux</sup> ~~deux~~ trop long. Je préférerais qu'on vous le coupe. Je sais pas si les autres vous aime bien. Figure a envie de se marier avec vous. Mais malheureusement elle est trop petite. Si elle était grande elle l'embrasserai souvent sur le cœur. Et nous ~~ont~~ vous embrassent bien fort sur la bouche.

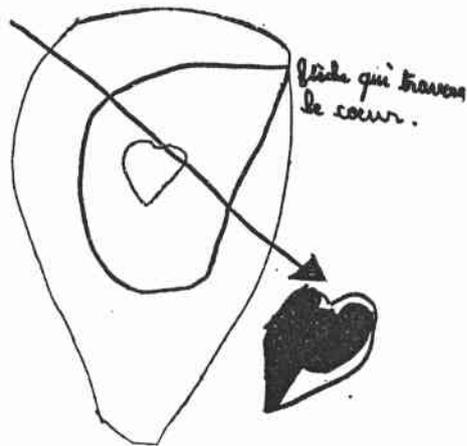
signature du maître

Monique 

Monique a neuf ans. Très jolie, je dirai même très séduisante. Elle commence sa lettre en me tutoyant. Elle vient me voir et me demande : « Quelle est la fille que vous préférez dans la classe ? » Je mens : « Personne, je vous aime chacune autant. » Je crois qu'elle s'est vexée puisqu'elle poursuit sa lettre en me vouvoyant. Ce cap, dans la destruction de l'Autorité et l'instauration de la liberté et de l'authenticité, est suivi par toute la classe avec beaucoup d'attention. C'est bien beau d'avoir dit que tout était permis, mais je suis tout de même un Adulte (avec un grand A) et ça... Les gosses vont prendre cette lettre comme un test de confiance. Dès que Monique a fini sa lettre, je lui demande de me la faire lire. Après quelques hésitations elle me la tend, me demande ce que j'en pense et, me fixant dans les yeux, exige ma signature. J'avoue être profondément touché par cet amour si spontané, et, il faut le dire, un peu embarrassé. Car mes « autorisations » de libertés sexuelles dans les écoles ne sont jamais allées, dans leur application, jusqu'à moi. Je reparlerai de cette question fondamentale. J'ai donc remercié cha-

heureusement et signé devant une petite tête rougissante, excitée, heureuse sans doute.

Monique 



Voici ce que m'écrivit Lydie, la fille de la maîtresse que je remplaçais. (J'avais annoncé mon départ pour la quinzaine suivante.)

Cher monsieur  
Jules  
Celma

Comme vous allez bientôt partir  
je ~~vous~~ vous écrit cette lettre avec  
plaisir. Je pense que vous reviendrez  
pour faire la classe quand madame  
sera partie à Coulbous. Quand vous  
êtes très gentil. J'espère que vous  
nous ~~f~~ feraient travailler  
comme maintenant

D'autres réactions aussi :

Monsieur  
Jules Celma

Cher camarade, je suis un peu malheureux que vous partiez  
J'espère que vous reviendrez, mais nous n'avons pas eu de bons  
moments ensemble mes camarades et moi. Je voudrais que vous alliez avec  
les souvenirs de notre classe et de nos élèves. Si dans la vie vous êtes marié  
avec une femme. Lors d'un repas que l'on va faire, vous ferez  
plaisir. J'ai écrit cette lettre dans ma chambre sur un tableautin  
De la part de votre ami Philippe

Cher Monsieur Celma  
Comme vous allez bientôt partir nous vous  
envoyons nos meilleurs amitiés car vous êtes  
notre meilleur ami! Et nous pensons que vous  
nous aimez beaucoup de fois à Marc et Eric car  
vous êtes plus gentil que les autres jeunes. Et  
nous avons voulu vous faire un dessert pour  
votre départ. Et nous espérons que vous  
garderez un grand souvenir de notre  
classe. Et je pense que vous reviendrez nous  
quelques fois avant la fin de l'année. Recevez nos  
meilleures amitiés de la part de vos copains  
Eric et Marc.

Marc  
Eric

Cher M. Celma  
Nous vous écrivons cette lettre pour vous faire  
savoir notre amabilité. Nous regrettons beaucoup que  
vous partiez. Nous espérons, que vous reviendrez, nous voir  
bientôt. Nous avons fait beaucoup de projets, mais on  
ne peut pas les réaliser. J'espère que vous nous donniez  
votre adresse. Marc et moi nous voudrions correspondre  
avec vous.

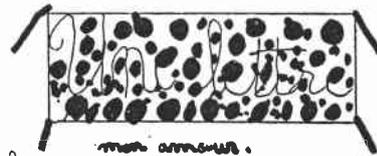
Dites-nous oui ou non. Nous espérons que vous  
garderez, souvent les souvenirs de notre classe. Nous espérons  
que vous allez être content du dessert que nous allons faire

Ton bon  
Marc  
Philippe

Il faut que je rapporte une anecdote à propos du village  
et de mon prénom. Les garçons arrivent un après-midi,  
et me racontent : l'épicière du village jacassait sur moi avec  
une de ses clientes en présence d'un de mes élèves. Celui-  
ci l'interpelle oralement en lui disant : « Vous êtes bête!  
Je préfère appeler mon maître : Jules! Si vous dites encore  
du mal de lui, on vient tout vous casser, ici! »

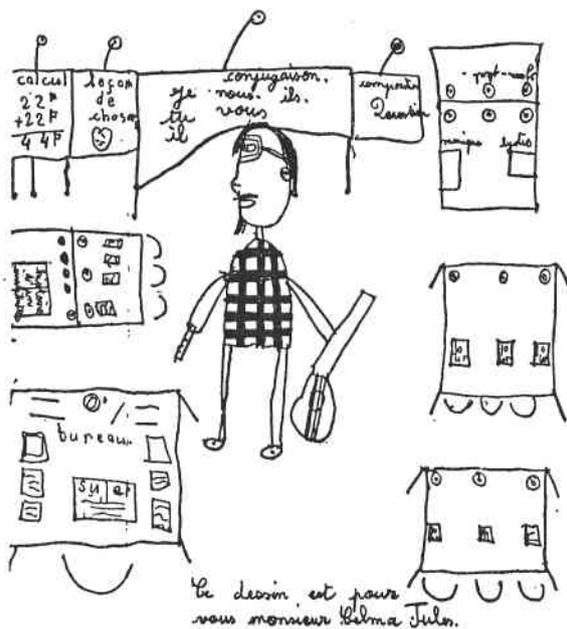
Dans le dessin 4, au sujet des lunettes de mon père : je les  
avais tout simplement portées pendant quelques jours.

Une autre lettre de Monique :



Je suis bien contente que vous soyez venu. Je  
préfère préférerai que vous restiez, ~~il~~  
mais malheureusement il vous partiez par force.  
Toute la classe vous aime bien, mais moi  
vous me plâmez pas trop, parce que vous êtes le  
box trop long. Si j'étais en colère je vous  
le couperai. Régine vous aime tellement qu'elle  
a envie de se marier avec vous. Mais malheureusement  
elle est trop petite. Si elle était grande elle

vous embrassera souvent sur le cœur. J'ai envie de dire à toute la classe mais je le dirai pas que la classe se n'ête à voir.  
 " ~~Il faut rester~~ rester, rester rester; Mais vous resterez pas. C'est dommage comme c'est. dommage je préférerais que vous restiez jusqu'à la Noël parce que vous nous ~~fait~~ ferait de la guitare et du yépo.



Voici un riche exemple pour les amateurs d'archéologie phallique :



Mon attitude, à la présentation de telles lettres, fut la parfaite neutralité, les remerciements, la satisfaction sincère d'être l'objet de tels sentiments. Je dois dire que ma neutralité n'était heureusement qu'apparente et que nombre de désirs ont dû être refoulés. Le rapport Adulte-Enfant, vu sous l'angle strictement ludique, et érotique, doit être (ce que je n'ai pas fait), envisagé sans aucune réserve de quelque ordre que ce soit.

La suppression de mon autorité, de mon pouvoir, ainsi que le remplacement du rapport Maître-Esclave par un autre, plus humain, s'est matérialisé, par exemple, aussi, dans le texte qui suit. Les gosses, spontanément, avaient décidé d'écrire l'histoire d'un instituteur et de ses élèves, dont voici quelques extraits.

# Histoire d'un instituteur qui s'appelait Hartier et de ces élèves ça vend

## Description de l'inspecteur.

L'inspecteur est un homme maigre qui pèse environ vingt kilos. Il est chauve plus de peau sur la tête par il a attrapé un coup de soleil quand t. il pleuvait. Il est habillé d'un costume de taille cent cinquante. Le pantalon lui arrive au dessus du cou. La veste est jusqu'à l'épaule. Une paire de lunettes dont ils avait acheté des élastiques. Une paire de chaussures de pointure vicieuse, toujours bout pour que les doigts des pieds soient à l'aise. Des jupes des chaussettes oranges et vertes et des yeux jaunes et une barbe qu'il lui arrive à la poitrine.

C'est l'histoire d'un instituteur qui s'appelle Hartier

et qui n'avait envie de rien faire car il voulait s'amuser toute sa journée. Un beau jour il décida de ne plus venir en classe et nous téléphona pour donner les leçons pendant que l'on s'amusait dans le jardin. Il ne s'occupait tellement d'envie qu'il le fit, mais un beau jour l'inspecteur vint le chercher dans son hôtel le prit du lit le baigna et l'habilla comme un petit enfant. Puis l'amena à l'école ce qui rendit Hartier mécontent car il voulait rester au lit. Mais quand il était à l'école il ne voulait pas apprendre les leçons avec les élèves mais il jouait à la guitare et au piano. Et les élèves travaillaient si bien qu'il avait toujours des 10 et les parents étaient contents. Ils n'allaient plus aller plus trouver le maître. Et quand il faisait des dictées, il faisait plein de fautes. Et quand on leur faisait des dictées il faisait pleins de fautes et les élèves lui corrigeaient les fautes. Et quand on leur faisait des fautes il en faisait le double. Et il est aussi rangé de piano. Un jour il s'est endormi toute la journée. Deux jours plus tard un élève lui demanda la cause de ce qu'il répondit.

Hum hum hum. 2x10 2x10 tous sa ma échapper

24.9.22 onduilles van. Il faisait que faire la partie dans la classe avec sa guitare et son piano. Et il dansait dans toute la classe. Un jour il raconta une histoire aux élèves, mais ils lui lançaient des bouts de craie car il parlait dans sa barbelette. Et un jour il se cassa la figure aux marches de l'école car il voulait prendre l'air. Et au bout d'une heure les élèves ont le visage pas revenir sont aller voir où il était. Ils le trouvèrent assommé à côté d'un poteau. Ils lui jetèrent de l'eau dans la figure pour le réveiller quand il était sur ses pieds il voulait rentrer mais il se taponna la porte et faillit le démolir. Sur le premier de son étourderie il lui couvrit la barbelette en point. En voulant s'en aller il s'aperçut qu'il avait la barbe rasée. Un jour en dessinant il dessina un être sans faire attention il écrivit son nom. Et un beau jour il voulait emporter son lit à l'école. Et un moment où l'inspecteur annonçait Hartier à l'école les élèves jouaient au foot. Il installa Hartier à son bureau et sortit pour faire rentrer les élèves, les interrogés mais ils ne firent pas attention et lui continuèrent à taper dans le ballon et à s'amuser. Tout à coup il lui prit une idée il lui offrit de leur prêter le ballon

et à s'amuser. Tout à coup il lui prit le ballon la soirée fut avec ses mains quand tout à coup un élève donna un puissant coup de pied qui le fit partir en l'air le ballon et l'inspecteur qui s'y accrochait encore plus fort. Il même sur.

Durant le temps de la rédaction, un des élèves découvre une pratique révolutionnaire, aujourd'hui très répandue : le détournement d'affiches et de bandes dessinées :

monsieur Belma Jules.



Je vous confesse.

voilà l'inspecteur.

Le contenu critique en est d'ailleurs très fort. Un autre texte intéressant :

Ph.

B. Résumé sur la lecture

Il y a une histoire que raconte Lydie m'a plus, car on voyait la gentillesse de Billy qui a sauvé la reine. Mais il ne voulait pas monter, qu'il était le fils d'un roi. Il a eu beaucoup de courage. Il n'a pas fait comme le champion du monde qui s'est sauvé en voyant l'horrible dragon. Cette histoire nous fait remarquer que les riches sont avec les riches, et les pauvres avec les pauvres. C'est comme des groupes hétérogènes et des groupes homogènes. Quand un riche donne à un pauvre de l'argent, c'est qu'il peut le faire. Mais quand un pauvre donne de l'argent, c'est qu'il veut l'aider.

Deux jours avant la fin de la suppléance, je leur demande de décrire Hartur pour que notre connaissance de lui soit plus complète : Que fait-il? Que mange-t-il? Qu'aime-t-il? Etc.

Régine se désigne pour prendre les notes, les suggestions. Je me charge d'en rédiger la partie la plus sexualisée dès qu'elle se présente. La description commence sur des banalités : « L'instituteur est :

- bête,
- ignorant,
- étourdi,
- têtue,
- idiot,
- paresseux, flemmard,
- héroïque,
- grand, maigre,
- menteur,
- il a une barbe frisée qui lui arrive jusqu'aux genoux,
- il est poilu, son torse est poilu,
- il a un nez long,
- lunettes tordues, carrées, en papier,
- ses cheveux arrivent jusqu'aux pieds, ils sont gris,
- il fume la pipe.

Un groupe de quatre ou cinq filles, dont Monique et Lydie, se constitue et va exprimer en grande partie tout ce qui touche à l'aspect sexuel de la description.

La discussion va devenir excitante pour tout le monde :  
— il est jeune, il suit la mode et porte une robe à dentelles,  
— son pantalon est troué; il porte des pantis,  
— il a les yeux blancs,  
— il fait pipi au lit,  
— il a les oreilles grandes,  
— il porte des pantalons et pas de culottes,  
— dents jaunes,  
— cartable,  
— voiture bleue rafistolée, volée,  
— il se promène nu, rue de Paris,  
— il est dans sa baignoire, la sonnette sonne, il ouvre la porte, c'est une femme, il la reçoit parce qu'il pleut.

Je demande s'il la reçoit nu; on me répond affirmativement :

- il va à l'école en pyjama,
- il porte son lit dans sa voiture,
- il a des sandales trouées,
- ses chaussettes arrivent jusqu'aux genoux et sont trouées,
- il aime les champignons rouges et blancs,
- les gendarmes viennent pour l'arrêter, il se met nu, ils fuient,
- au repas : haricots, épinards, deux mètres de boudin, terre, orties, cailloux, yaourts, ventrauches, caramel,
- il joue à la fanfare,
- il a la peau rapée,
- il fait des bises aux jeunes filles,
- sa maison est en carton,
- il a la braguette trouée,
- il a des sabots et des habits en peau de mouton,
- il a des tatouages,
- il enlève le soutien-gorge des femmes et les culottes,
- il porte des talons-queue,
- il se fait des vestes avec des feuilles de choux,
- il mange de la terre, des orties et des cailloux,
- il fait des manteaux avec des pièces d'or,

- il a un bouc comme les béliers,
- il a des culottes en papier,
- il porte des soutien-gorge,
- il est très riche et jette l'argent par les fenêtres,
- il fait son chocolat avec de la terre glaise,
- il se met des chaussettes, des bas rouges et des bottes de femme,
- il fait des oiseaux avec des feuilles,
- il a une moustache frisée,
- ses lunettes sont en papier,
- il monte sur un immeuble et monte pour s'envoler,
- il lit des romans policiers,
- il se fait des cheveux avec des poils de loup,
- le loup lui arrache le nez et les oreilles,
- il aime le caramel,
- il déteste les bonbons,
- il aime taper les enfants,
- il fait de la lumière avec des feuilles d'arbre.

Et puis tombe la première bombe :

- il aime trafiquer les femmes!

Vingt-huit paires d'yeux me scrutent, attendant la sentence! Imperturbable, je fais part de mon incompréhension la plus totale et nous décidons de consulter le Larousse : « Trafiquer : effectuer des opérations commerciales clandestines et illégales. »

La tension monte dans la classe; certains refusent de continuer une discussion qui, de toute évidence, devient de plus en plus libre. Deux ou trois garçons protestent contre les propos qui sont tenus : « Ce sont des choses qu'on ne dit pas! C'est mal de dire des choses pareilles! » Je suis absolument ferme et sec : « Ecoutez les gars! On a décidé qu'ici, on pouvait faire et dire ce qu'on voulait! » Le reste de la classe s'indigne : « Si ça ne vous plaît pas, allez dans la cour ou dans le couloir! Vous n'êtes pas obligés d'écouter! » La discussion reprend en présence de tout le monde :

- il aime chatouiller les femmes.
- Je refuse cette transformation :
- il aime triturer les femmes!

Je montre un début de satisfaction, quand à 12 heures 10, le groupe des filles précise :

- il aime triturer le quiqui des femmes!

Une émotion profonde envahit la classe. Elle est rompue par l'arrivée d'un collègue qui me précise l'heure.

J'ai tenté de relancer la discussion dès le début de l'après-midi mais sans résultat. Les blocages étaient revenus.

bête  
ignorant  
étouffé  
tête  
idiot  
paresseux flâmar  
héroïque  
grand maigre  
menteur  
barbu genoué frisée  
poilu torse  
nez long  
lunettes tordis set carre papier  
cheveux pieds gras  
fumeux pure  
jeune quit mode robe  
pantalon brass-panti dentelle  
yeux blanc  
il fait pipi au lit  
oreilles grandes  
baisse femme ferret  
culotte non pantalon

dents jaunes  
cartable  
voiture bleu rafistole volé  
promenade rue de Paris  
baignoire femme pluie  
Ecole pygama  
choclit voiture  
de scandale teroué  
chaussette genoux bruce  
inventure chien  
antiviste  
aime champignons rouges blanc  
gendarmes  
bricots épinards . 2 m. boulin rapé  
fanfare terre orties carlleuse  
sable enfant. yaouts. ventrales  
côtes cochons caramels  
montre manchette lui déteste les  
bombe ~~sa~~ bar bonbons  
rapé  
commandement non  
jeunes fille bisé

maison cation pisciculteurs nez  
 bretelle brève - <sup>peaux</sup>  
 sabots <sup>pour</sup> peau maritons <sup>saucisse</sup>  
 porte talouge  
 enlève soutien gorge des femmes et les culottes  
 porte des tabans quelle  
 il se fait veste choux  
 il se fait manteaux pièces d'or  
 boya lièvre  
 culottes papier  
 porte des soutien gorge  
 chocolat avec terre glaise  
 chaussette, des bus et les bottes  
 de femmes  
 oiseaux avec faucelles  
 moustache fixée  
 ignoble encolure  
 lit des romans policiers  
 chapeau poids de loup  
 loup le nez et les oreilles  
 tapes enfants  
 lumière arbres  
~~frappant les personnes~~  
 chouteille <sup>quelque</sup>

Les oppositions, nées au cours de cet « exercice de vocabulaire », n'ont jamais dépassé le nombre de six à huit enfants et se sont réduites à deux, à la fin de la séance.

Ma conviction était faite : la sexualité infantile existait et ce qui est le plus important : *en période de latence*. Cette sexualité, loin de se manifester sur le plan strictement intellectuel, s'était au contraire dévoilée sur un plan pratique, soit par représentation, soit directement. Dans ces conditions, la période de prétendue latence apparaît comme une vaste fumisterie lancée par le Pouvoir par l'intermédiaire de sa maquerelle « objective » : la « science ». Cette dernière tente de justifier le vide sexuel réel qui se manifeste habituellement de cinq ans à l'âge pubertaire. La « science » oublie de considérer l'aspect répressif des milieux sociaux fréquentés par l'enfant. Elle tait les raisons d'une telle répression sexuelle, d'un tel « manque » sexuel qui coïncide étrangement avec la période de dressage familial et scolaire.

L'oppression féroce supportée par l'enfance dans ses activités ludiques et érotiques me poussa à adopter cette méthode de « laisser-faire ». Quatre points se dégagèrent :

1) Acceptation de toutes manifestations venant de moi ou

de mes élèves. Des réserves doivent être faites, surtout sur ma personne. Fin des interdictions et remarques sur quoi que ce soit. Les attitudes et comportements ne sont plus jugés sur le plan moral. Ce qui se fait n'est pas *bien* ou *mal* : *C'EST*. Expression du désir et satisfaction du désir. Si un membre du groupe se plaint, l'ensemble des participants décide de la justice à donner. Il est évident que je « jugeais » de l'importance du préjudice possible avant qu'il ne soit commis, et ce, pour qu'aucun geste dangereux ne blesse quelqu'un. Je dois dire que jamais je n'ai dû intervenir dans ce sens-là. Je tiens à souligner que je n'ai jamais induit les gosses à exprimer des préoccupations sexuelles. Les fanatiques de la « latence » ont toujours souhaité le contraire. Parce qu'ils ont peur ! Peur de la capacité révolutionnaire des enfants.

2) Suppression du pouvoir linguistique : j'étais aussi grossier, sinon plus que mes élèves. Je suis fier de dire que je ne me forçais pas ! La décontraction de mes propos et de mes gestes favorisa grandement la destructuration du climat répressif et permit la mise en place d'une confiance mutuelle, condition nécessaire pour un changement des rapports. Le Langage n'échappe pas au contrôle du Pouvoir et il existe effectivement un Langage Dominant, image parfaite des conditions d'exploitation actuelles.

3) Suppression du pouvoir des connaissances. Je ne me souciais plus ni de l'orthographe, ni de la qualité de l'écriture, ni du matériau utilisé, ni d'aucune loi stylistique, grammaticale, ni des signes de ponctuation, considérant que c'était l'idée exprimée, le sentiment transmis qui comptaient par-dessus tout. Les gosses écrivaient pour *dire* et non plus pour *apprendre*. Et tout le monde sait se faire comprendre quand il veut être compris. L'imagination libérée du cadre étroit de l'apprentissage scolaire peut alors découvrir de nouvelles pensées, de nouvelles formes de communication. Moi-même cessai toute activité inhérente à ma fonction : plus de cahier-journal, plus de corrections, plus de notations, plus de devoir ni de leçons à donner aux enfants, etc. La marge de liberté que j'ai acquise avec cette méthode m'a permis de m'intéresser, au cours de cette année scolaire, à des tas de trucs ; plusieurs copines ont bénéficié du « laisser-faire » !

4) La liberté n'a jamais été, évidemment et malheureu-

sement, absolue. Non pas que je ne le voulais pas, mais le conflit que j'amorçai avec le Pouvoir et ses fidèles chiens de garde avait des limites au vu des buts à atteindre et des possibilités réelles d'y arriver. Le compromis avec l'Ordre Dominant était total dès qu'un enfant voulait sortir de l'enceinte de l'école, ou qu'il voulait inciter les enfants d'une autre classe à jouer comme lui, à se libérer comme lui.

Je débutais mes suppléances comme n'importe quel instituteur : en étant très répressif. Puis, après une demi-journée d'observations méthodiques, les élèves entamaient le processus de destruction de leur statut d'élève et de mon statut d'enseignant. Parfois, certains relents de traditionalisme ont poussé certains enfants (sous l'emprise de culpabilités non assumées) à me demander un enseignement classique. Je le leur ai fourni bien volontiers. Ces régressions n'ont duré tout au plus que quelques dizaines de minutes.

Messieurs les enseignants, les faits sont là : les désirs des gosses ne sont pas toujours allés dans le sens de la rentabilité crématore. Un dévouement violent, incontrôlé, agressif est venu insulter et détruire la « Fonction », votre fonction : perpétuer les Institutions par les Instituteurs!

### 3. deuxième suppléance

Elle s'est effectuée à la campagne. J'avais en tout et pour tout sept enfants, garçons et filles, de quatre à treize ans. Durée : trois mois. Le déblocage des mécanismes de résistance n'a pas eu lieu. Je me suis heurté à des carapaces psychosomatiques que nulle part ailleurs je n'ai rencontrées. (Sauf chez les étudiants!)

J'ai tout le temps été le *chef* qu'il fallait séduire et contenir par une attitude servile, c'est-à-dire par un bon travail scolaire et une obéissance absolue au souvenir de structures éducatives les plus rétrogrades, les plus aliénantes. L'isolement rural et les conditions médiocres de survie ont-ils favorisé une telle situation? Il faut dire que la maîtresse que je remplaçais, relevait beaucoup plus du Musée des Anciens Combattants que d'un espace un tant soit peu éducatif. A titre d'illustration, le jour de mon arrivée, ma collègue remplacée et absente ne m'avait laissé comme seule trace de sa présence dans l'école, qu'une honteuse pile de 150 bons points, soigneusement rangés sur le bureau. J'ai demandé à quoi servaient ces bouts de carton fané, et un gosse m'a répondu : « Quand on travaille bien, quand on ne fait pas de fautes, quand on termine les devoirs les premiers, la maîtresse nous donne un bon point. Avec dix points, on a droit à une image. »

— Elles vous plaisent ces images? Elles sont belles?

— (Affirmations peu enthousiastes.)

— Avec moi, vous travaillerez parce que vous en aurez envie, ai-je répondu, mais surtout, pas pour des bouts de carton froissé! Vous n'êtes pas des singes! Ici, ce n'est pas un cirque où chacun a droit à un morceau de sucre



En voici une traduction :

« La politesse

« Nous ne devons pas nous moquer des autres. Quand une grande personne nous dit fait pas cela, nous devons lui obéir : *même si tu n'es pas d'accord avec ce qu'on te fait faire?* S'il nous dit de tuer quelqu'un nous ne devons pas lui obéir. Il n'est pas obligé d'obéir s'il veut l'obliger à tuer, ex. : si c'est quelque chose de mal que nous ne (voulons) pas faire. *Quand est-ce qu'une chose est mal?* Quand je rencontre quelqu'un sur mon chemin, je dois dire bonjour en signe de politesse. Une chose est mal quand nous faisons exploser une maison ou brûler des écuries des autres, etc. où il y a de gentilles personnes ou riches, ou faire sauter un pont où il y a des gens malheureux, sourds, aveugles, pauvres et infirmes. Quand une personne parle à une autre personne, nous ne devons pas l'interrompre, sauf quand il y a le feu, ou quand le riz, la viande etc. sont cuits et que le feu est allumé, ou quand les animaux féroces sont devant la porte d'entrée. Quand nous sommes à table, nous devons bien nous tenir, ainsi que quand il y a une personne et nous ne devons lui faire du mal. Quand nous sommes à table et que nous demandons quelque chose, nous devons dire s'il te plaît ou s'il vous (plaît) et merci. » Les membres de phrases *soulignés* dans le texte sont de moi. Quelque temps après, ces mêmes gosses m'ont très heureusement surpris. L'un d'eux a écrit :

« *La terre appartient à tout le monde.* »

Pour un fils de paysan, c'était bon signe, mais encore fallait-il qu'il explicite un peu les raisons de cette évidence historique, de cette banalité révolutionnaire si peu recon nue de nos jours. Je lui demande de commenter.

« *Dans la terre on plante du blé, avec le blé on fait de la farine, avec la farine on fait du pain, et comme tout le monde doit manger du pain, c'est donc que la terre appartient à tout le monde!* » Avec des théories pareilles, le Pouvoir risque d'en prendre plein la gueule. On comprend que le contrôle et la répression sur ce qui se dit et fait, exercés par ses organes scolaires et familiaux, doivent être efficaces pour que de telles vérités ne germent pas, ne mûrissent pas et n'aboutissent pas à une pratique conséquente. L'Enfant doit aimer Big Brother et s'y plier familierscolari-militari.

#### 4. troisième suppléance

*Il ne suffit plus d'exhiber une carte de parti blanche, jaune, rouge ou noire, pour prouver qu'on possède cette mentalité-ci ou cette mentalité-là. Il s'agit d'affirmer pleinement, d'aider et de protéger les manifestations libres et saines de la vie chez le nouveau-né, l'enfant, l'adolescent, l'adulte, d'une façon qui exclue infailliblement et définitivement toute tromperie sociale; ou de les réprimer et de les ruiner quel qu'en soit le prétexte ou l'instrument idéologique, que ce soit dans l'intérêt de tel ou tel Etat « prolétarien » ou « capitaliste », au nom de telle ou telle religion.*

Wilhelm Reich. (*La révolution sexuelle*, p. 24, Plon.)

Ma plus riche expérience a eu lieu à Toulouse, dans une école de garçons. Durée du remplacement : quatre semaines. Classe : vingt-huit élèves de neuf, dix ans. Niveau : C.M. 1 et C. M. 2 (Cours Moyen, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années). Composition sociale très variée.

Comment les gosses ont-ils été amenés à parler de questions sexuelles en classe?

Deux faits principaux ont fait éclater le faux pour dévoiler la réalité profonde et véritable, enrichie de ses aspects sexuels.

Le premier est un incident qui a eu lieu dans la classe de Cours Préparatoire (C.P.). J'apprends, à la fin d'une récréation, de la bouche d'un de mes élèves que deux

gosses du C.P. ont soulevé la jupe de leur institutrice et, c'est un gosse qui me le dit, « en parlant grossièrement, lui ont touché le cul! ». Comme je n'interviens pas pour faire cesser les commentaires qui commencent à fuser, un enfant me déclare :

— Il y en a qui font exprès de tomber ou de ramasser une gomme pour voir dessous!

Un autre enchaîne :

— Elle a une culotte. Elle est même bleue!

— Moi j'aime regarder dessous!

— Moi, j'ai une fiancée, alors!

— Hou, hou, hou!

J'avais, durant toute cette discussion bruyante, adopté une attitude de simple curieux désireux de s'informer et prenant en considération toutes les informations. Les débats en restèrent là et nous nous mîmes à résoudre des exercices de calcul. Je donnai les références des énoncés et les élèves se mirent au travail.

Deuxième fait :

Au bout d'un moment, l'un d'entre eux me demande l'autorisation de dessiner, il en a fini avec le calcul. Je la lui donne, évidemment. Un deuxième, puis un troisième émettent la même demande : j'accepte. C'est alors qu'une voix anonyme lance : « On peut dessiner les femmes à poil? »

La classe me fixe, attendant les représailles. Je m'efforce d'avoir l'air décontracté pour lui répondre : « Même les femmes à poil, si tu veux! Rien ne s'y oppose! »

Une dizaine d'élèves abandonnent le calcul et commencent à griffonner fiévreusement. Certains retardataires hésitent entre une activité qu'ils savent sévèrement interdite par leur maîtresse et une activité autre, le calcul, « normale » pour la vie scolaire traditionnelle.

Le premier dessin que toute personne frustrée qualifierait de « pornographique », est fait sur un buvard. Il m'est très difficile de le voir. Réussissant à créer la confiance nécessaire pour présenter à un Adulte, qui plus est Instituteur, un dessin de ce style, une nouvelle étape dans la destruction de l'Autorité est franchie : les gosses savent désormais qu'ils peuvent exprimer graphiquement n'importe quoi sans crainte de censure ni de répression. Cette séance de défoulement graphique va durer tout



l'après-midi, dans un climat d'excitation, de fièvre et de révolte jusqu'alors inconnu des enfants. La séparation hiérarchique et concentrationnaire entre les récréations, lieux spécialisés de défoulement sado-masochistes, et la classe, lieu sacré des inhibitions et des multiples frustrations, va s'amenuiser de plus en plus. Les enfants vont se remuer autant dedans que dehors. Parfois, le chahut sera, même, plus violent en classe puisqu'il y est volontairement et consciemment autorisé. Beaucoup diront : « Mais à quoi cela mène-t-il? Quels bénéfices les enfants en retirent-ils? » Je leur répondrai que si les enfants montent sur les tables pendant plus d'une heure en gueulant dans le seul but de faire du bruit, c'est qu'ils devaient monter sur les meubles et crier. *La destruction de l'espace aliéné passe par le détournement massif de tout ce qui le compose.* C'est leur façon de réagir à l'élevage de type taylorien qu'ils ont supporté jusque-là. Et puis qu'on ne me parle pas de « traumatisme »! Le seul et grave traumatisme pour un enfant, c'est d'être né dans un monde qui ne l'aime pas et dont les structures, toutes les structures, sont Anti-Enfant, c'est-à-dire Anti-Humain, Anti-Tout. Sous prétexte de préserver l'enfant, de quel droit les gens de droite, fussent-ils de gauche, me refusent-ils le droit de donner tous les droits aux enfants?

Mais revenons un peu à ces dessins.

Un gosse s'était perché sur le bureau pour gribouiller.

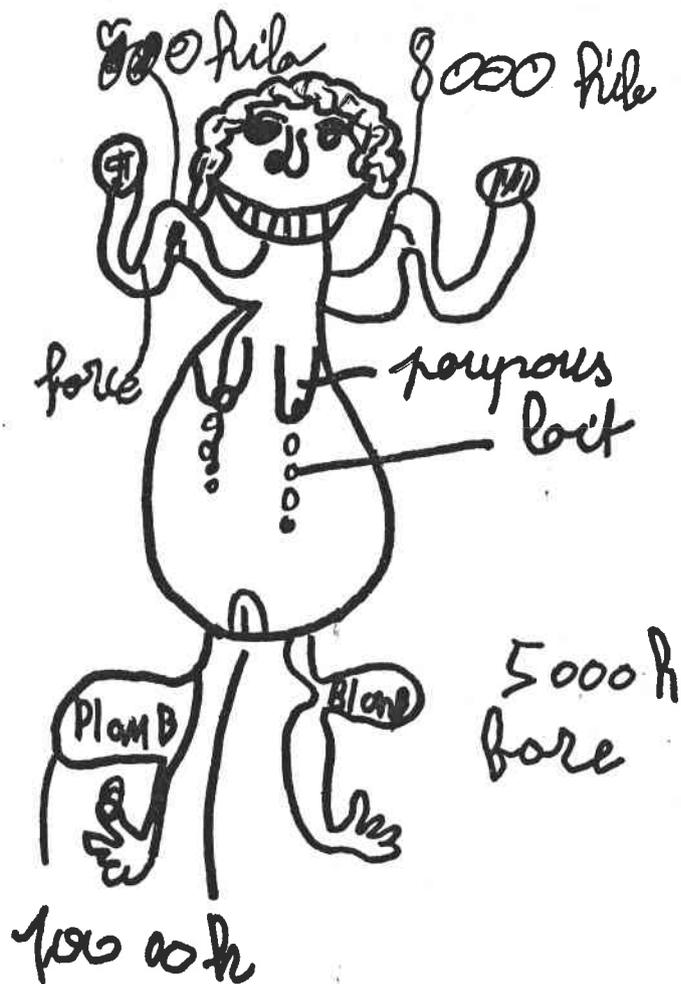
Je recevais l'avalanche de dessins en me contentant de féliciter pour la qualité technique ou l'originalité des situations évoquées. Sous les dessins qui suivent, figurent les traductions des textes qui n'y seraient pas lisibles et les commentaires et compléments que les gosses faisaient en me les apportant.

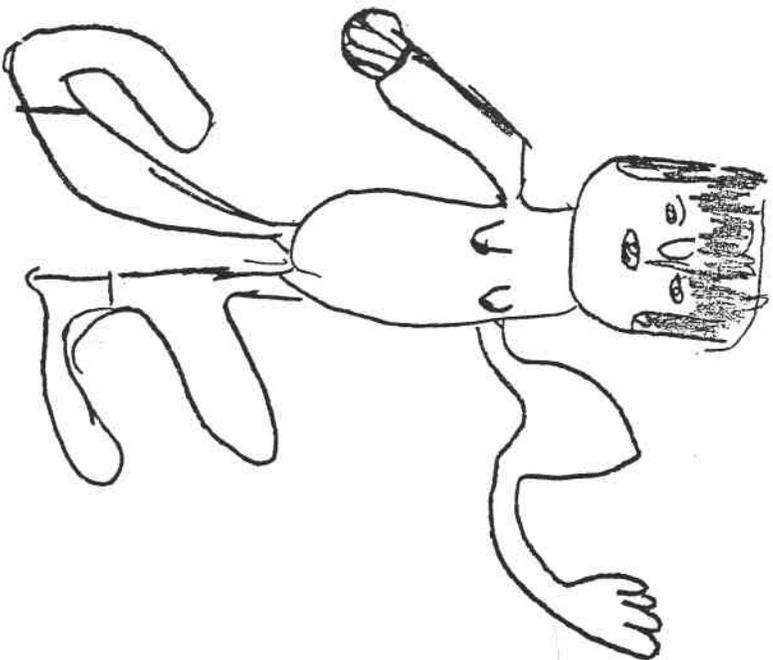


le maître au bureau

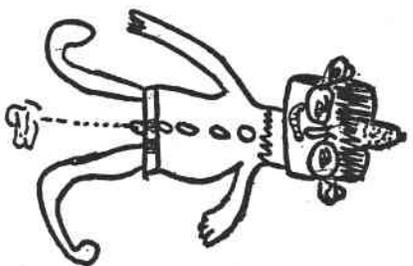


je dessine sur le bureau  
du maître.

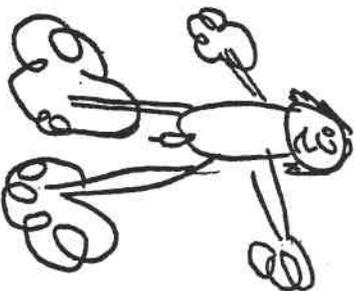
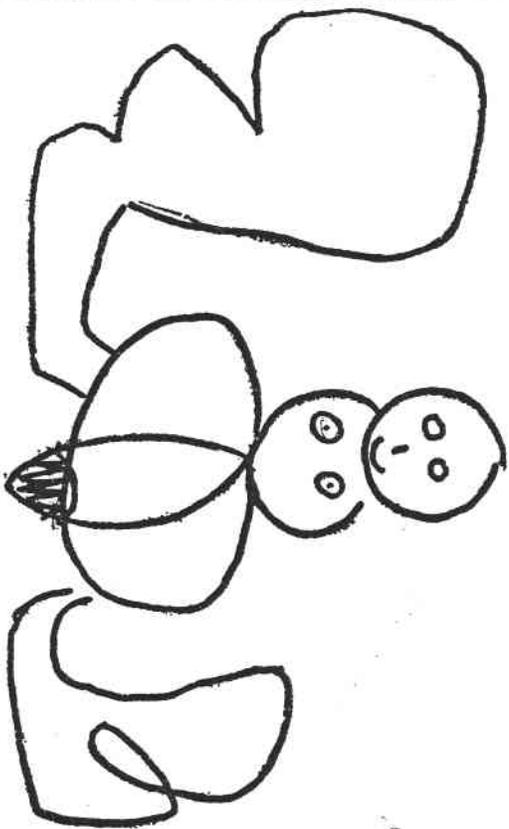


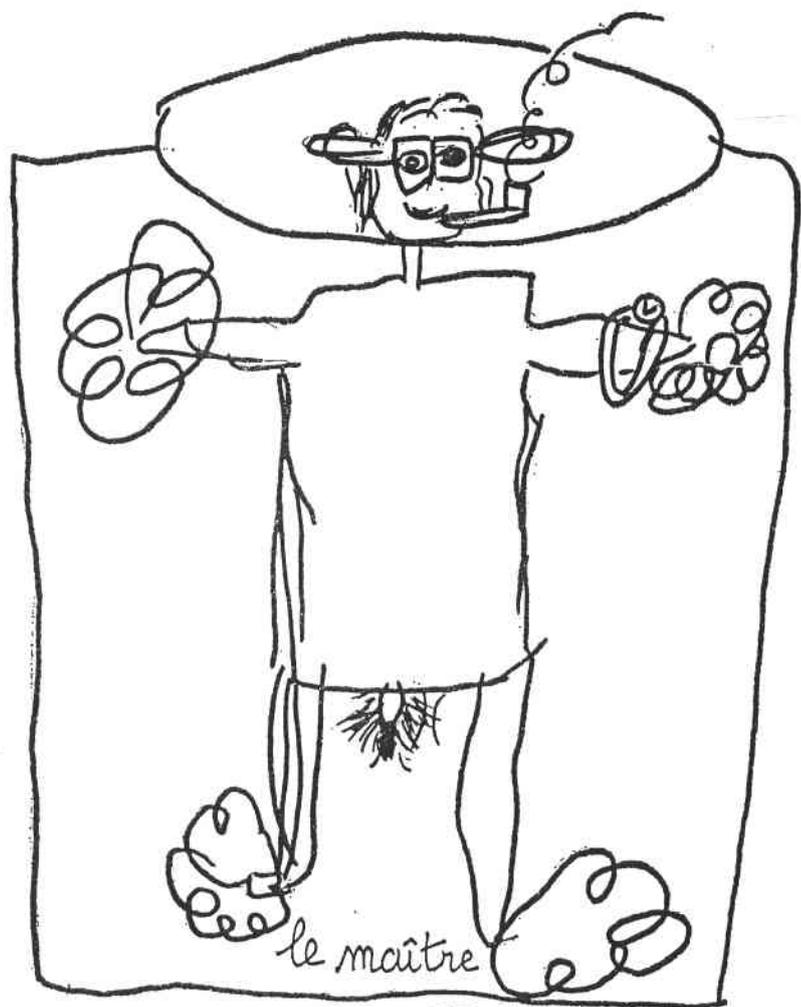


*une femme !*



*le maitre*



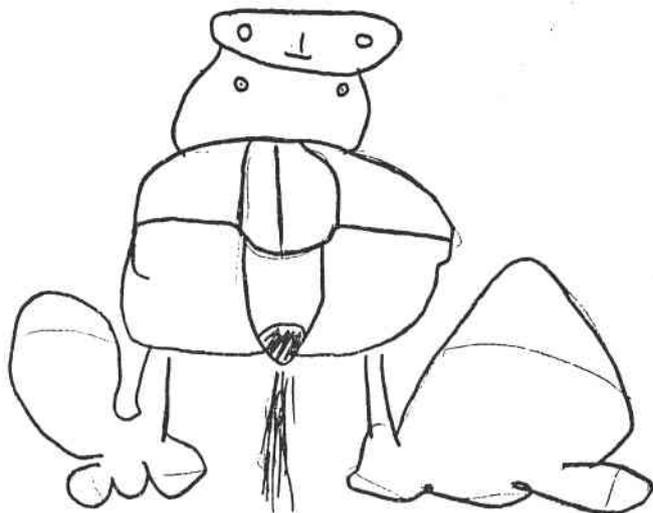


le maître

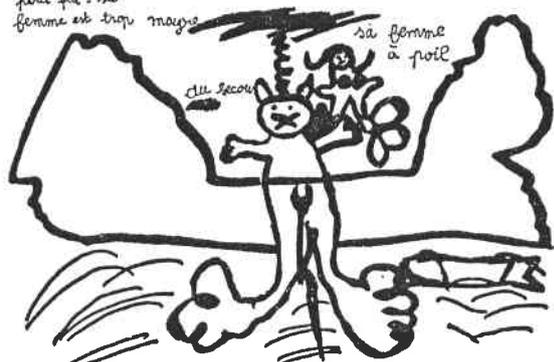


le maître  
a trop  
mangé!

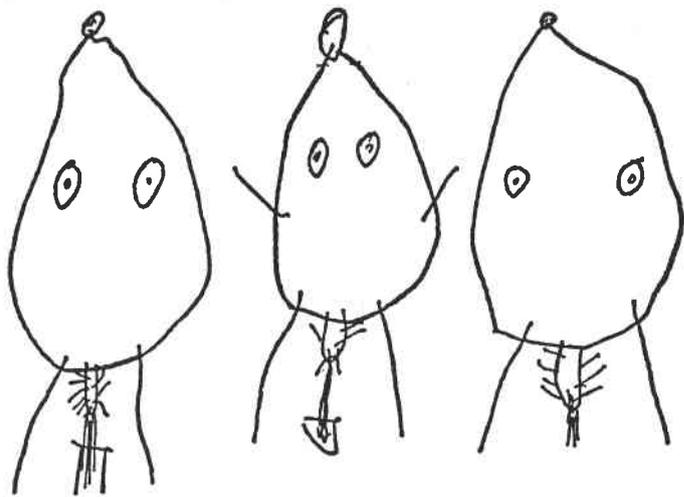
le maître a trop mangé



il est tellement  
énorme parce que sa  
femme est trop maigre



- il est tellement enragé parce que sa femme est trop maigre  
- au secours  
(sa femme à poil)



Monsieur celma, vous avez une  
souris qui vous mord le cul!

le maître



~~maître~~

~~maître~~

maître  
ia une souris  
qui ma morda  
le cu



monsieur le maître, voici votre  
femme qui danse la polka  
sur votre ventre et vous lui  
disai : tu me fais des  
chatouilles et il a des poils  
qui me font mal.



M<sup>r</sup> Carma, je suis fou  
de carombas.  
et vous M<sup>r</sup> Carma  
vous êtes plus poli  
nu qu'habillé



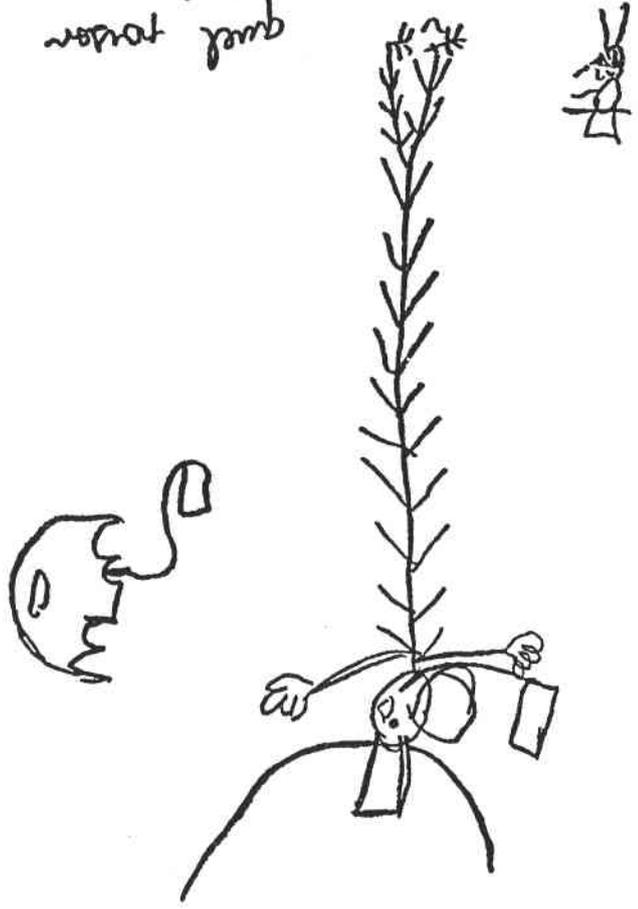
Merde, tu me fais chier,  
vas t'en chez toi.  
Autrement, je te casse  
la queue.  
Allez, vas-t-en.  
Je ne mets plus les  
pieds ici.



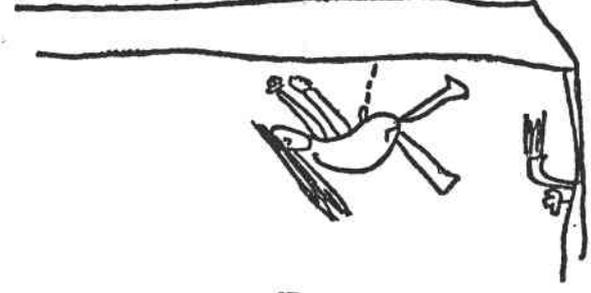
Je le regarde avec des jumelles!

quel poisson, ce type là !

quel poisson  
si près



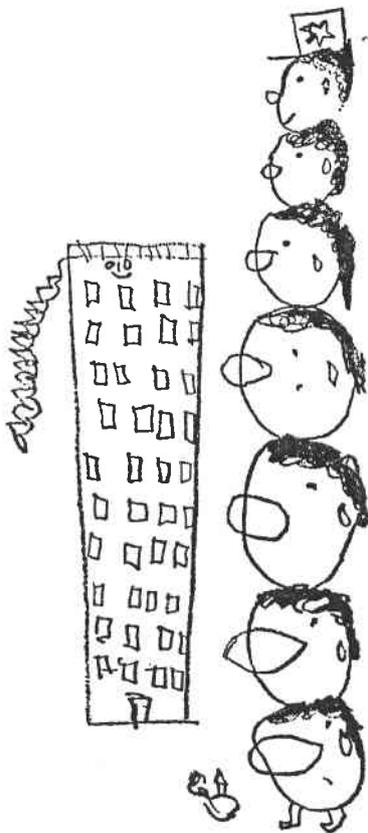
il plonge dans le bain



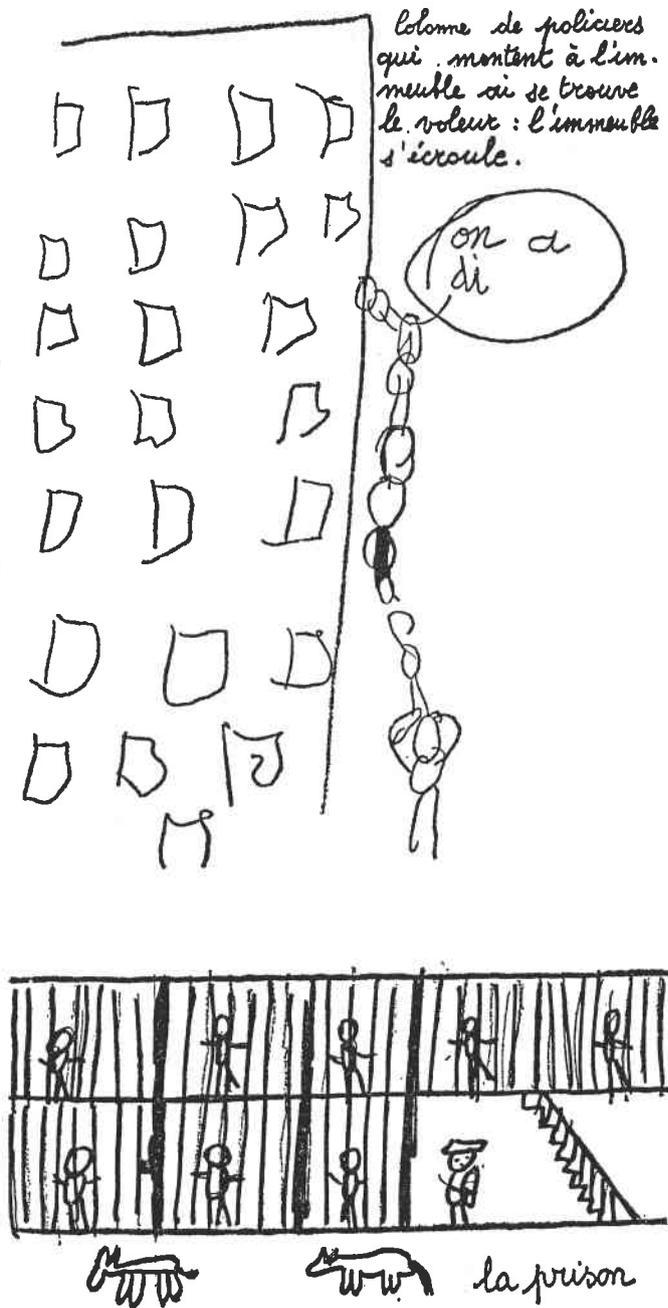
la merde coule sur le sol

c'est les chottes qui ont un  
tuyau qui monte





descendes  
de la

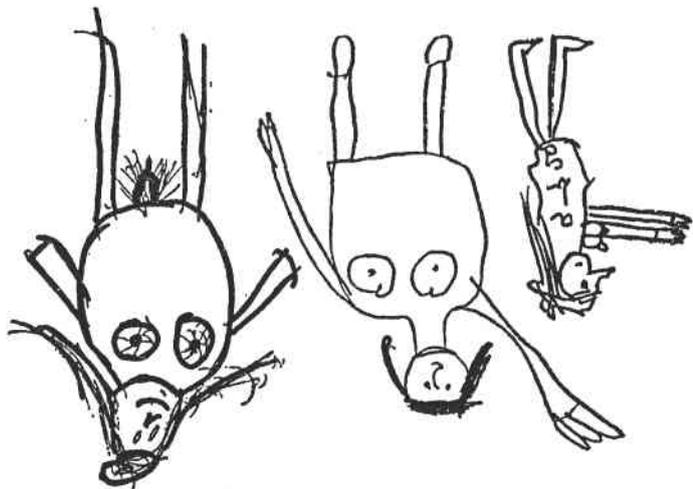
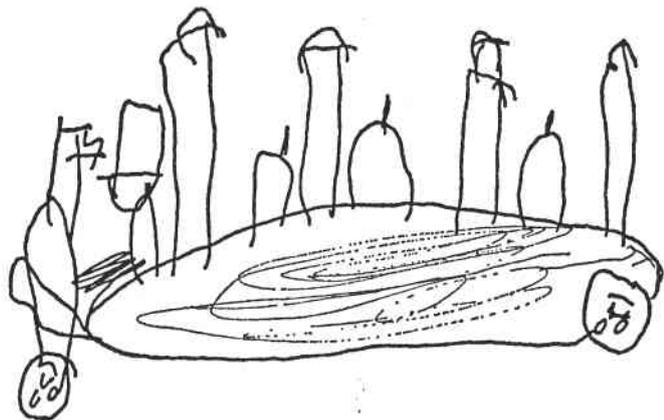


L'homme de policiers  
qui montent à l'immeuble  
où se trouve  
le voleur : l'immeuble  
s'écroule.

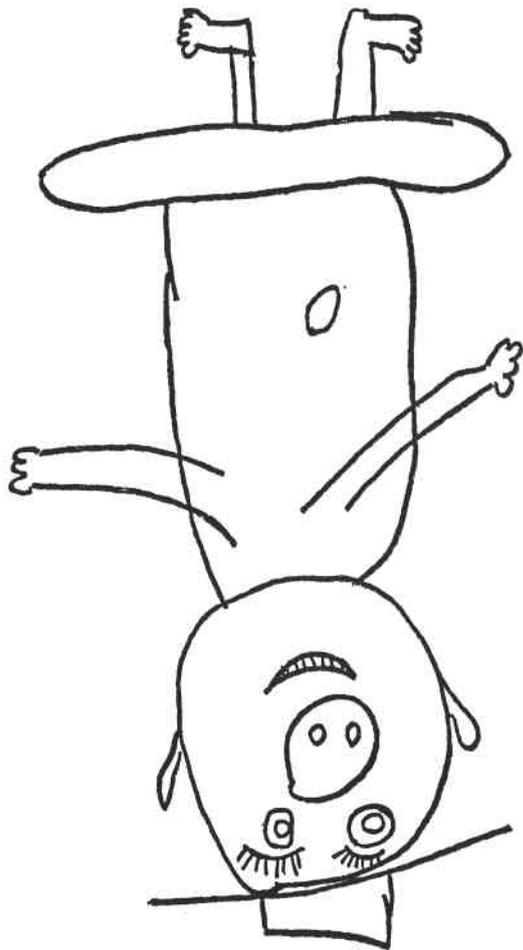
on a  
dit

la prison

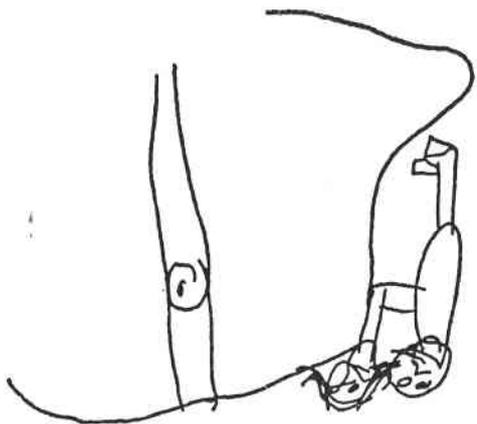
Atènes !



Le général de Gaulle en train de faire de la danse



Quoi? ce gros cul?

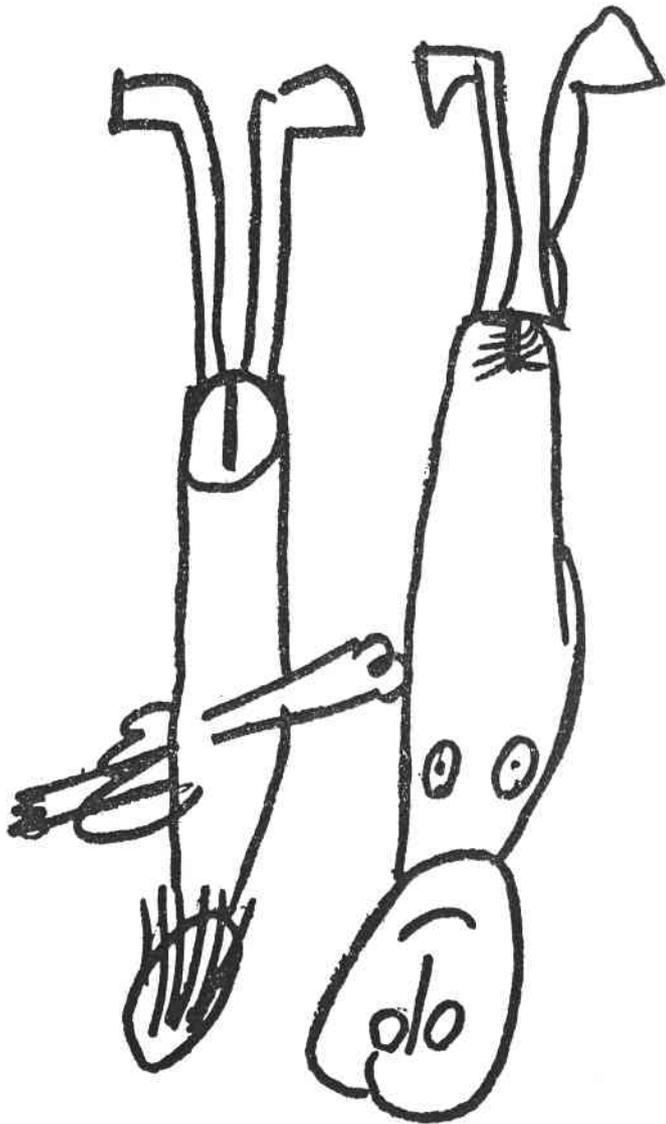


quoi  
ce  
gros  
cul



il a un gros piqui

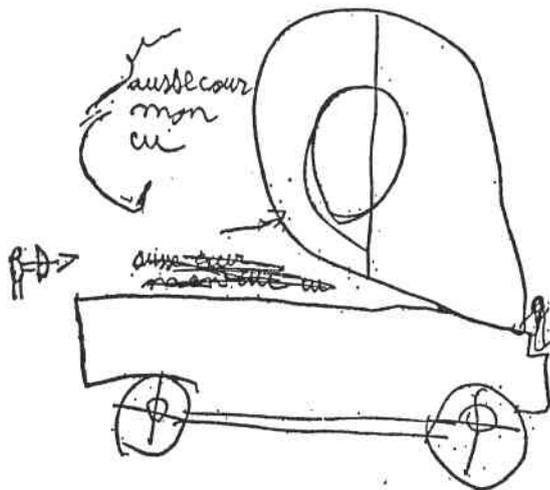
femme à poil  
de devant et  
de derrière



il boule secours  
 se mal a mon cu  
 avec cour



il brûle, au secours, j'ai  
 mal à mon cul!  
 au secours!

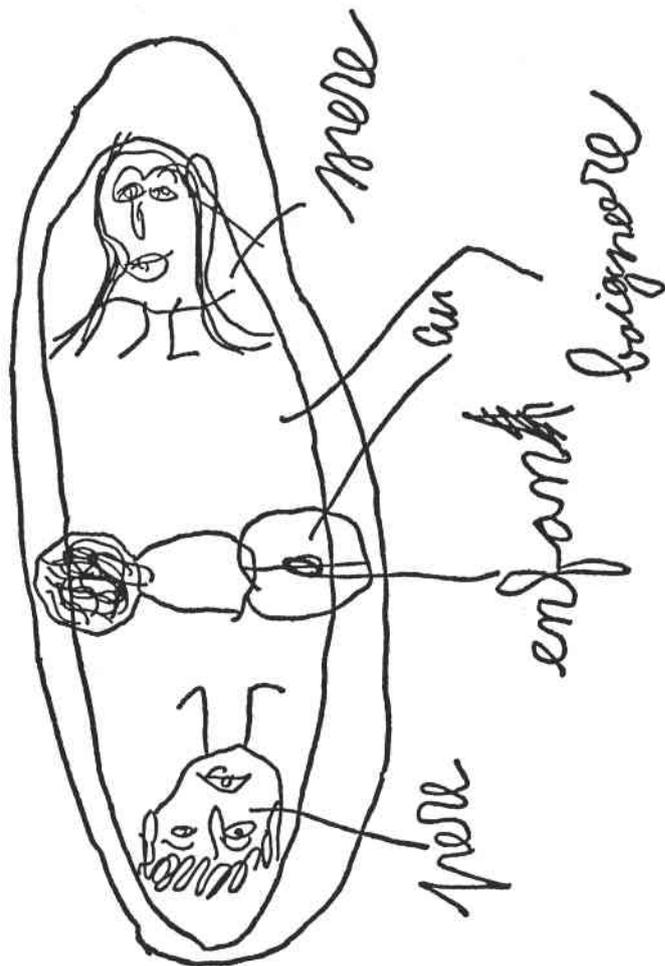


Au secours, mon cul!

dont le cu  
 les flèche  
 fait mal  
 alla ser

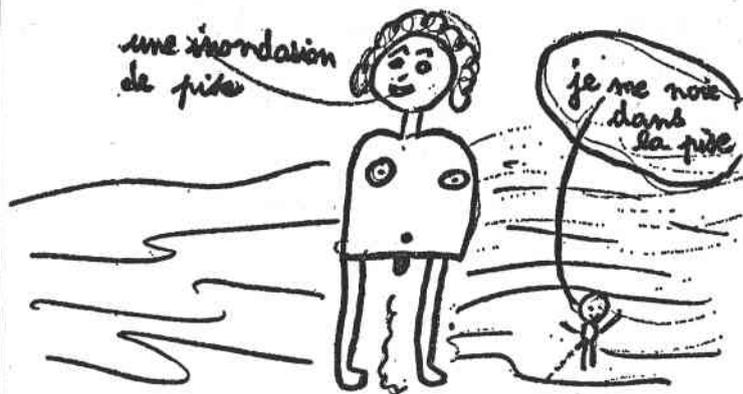
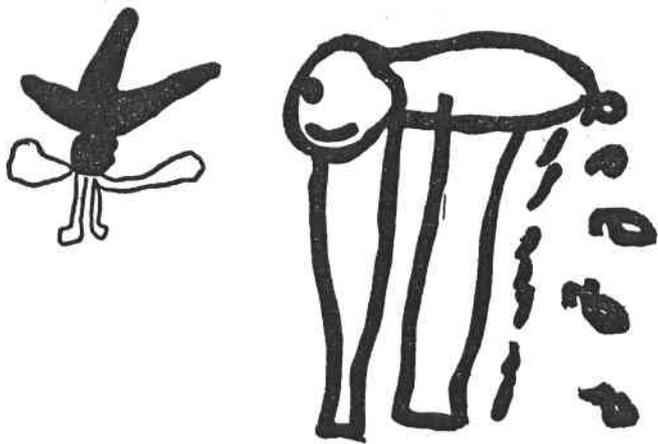


Ouille! ça fait mal, les flèches  
 dans le cul.

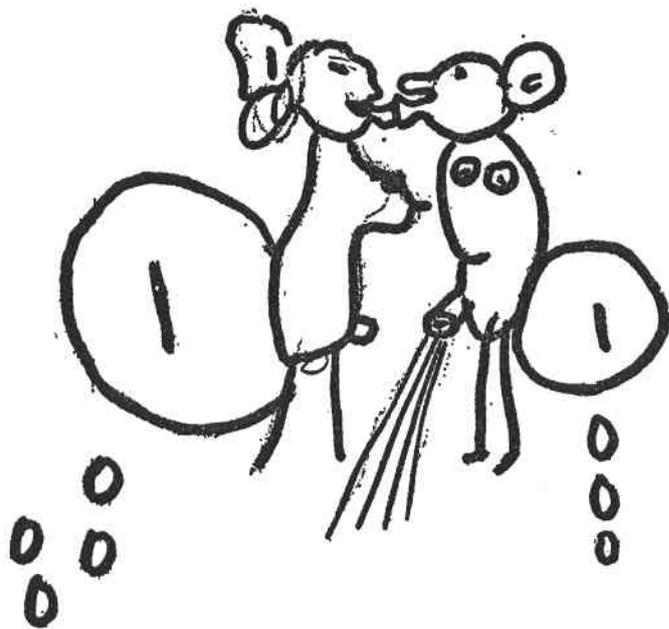




- je lui fais des chatouilles
- ça fait du bien!

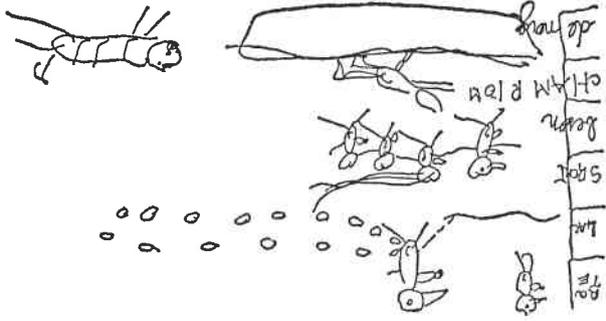


- une inondation de pisse!
- je me noie dans la pisse!





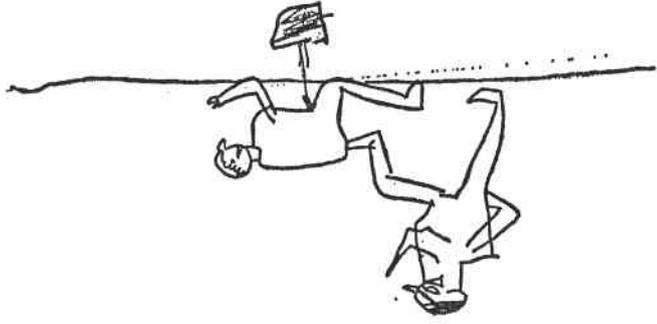
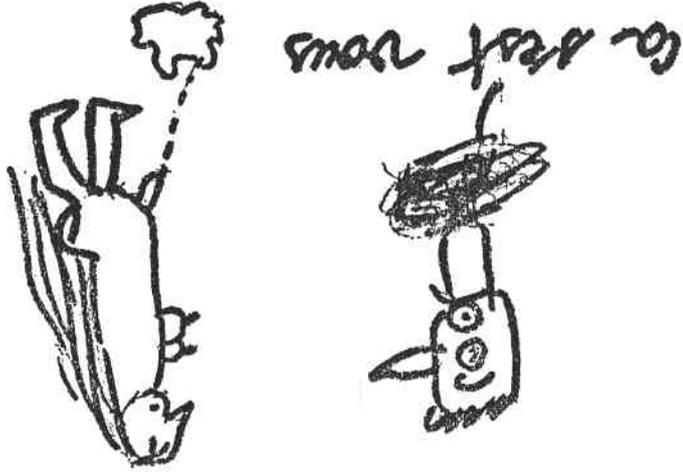
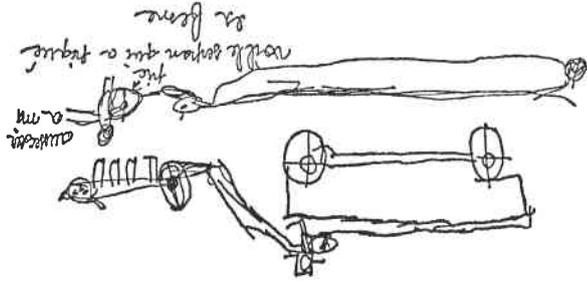
Rait Blanc, La vraie blanche



page

En haut : c'est un homme qui rem-  
place un traqueur pour lui.  
cela est vrai.  
au milieu : Cette Besson qui gagne  
le sport de fives à trois  
en bas : un homme poursuivi par  
un chien

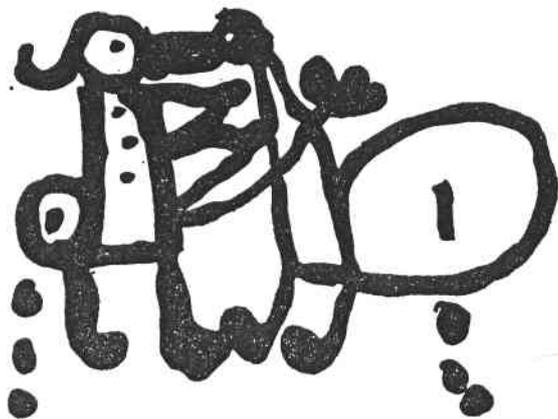
(Vaincu du haut, le conducteur, la femme et le sportif  
ont leur cul, bien mis en évidence - Note de Jean)



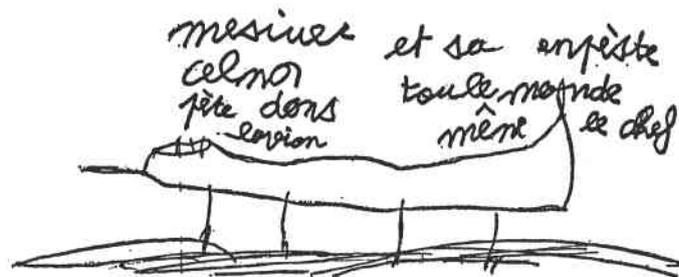


voici cybello  
qui chiotte dans  
ses cabinets

Voici Cybello qui chiotte  
dans ses cabinets

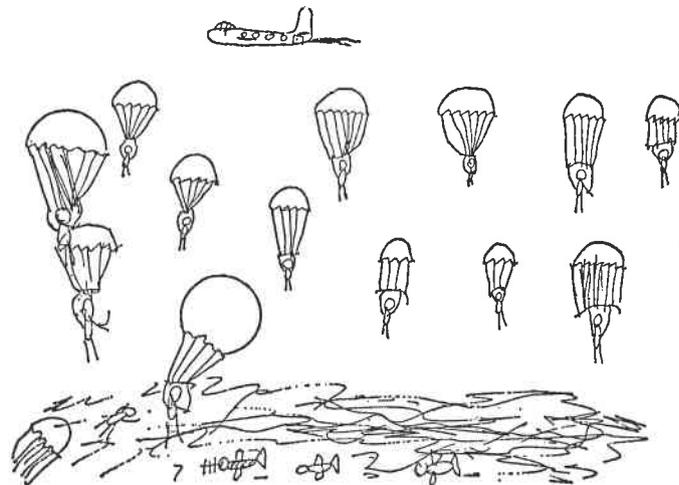


le maître est et sa femme



messieur et sa empeste  
celma pète dans toute le monde  
pète dans même le chef  
l'avion

Il y eut les classiques dessins de guerre, Concorde, etc.  
Comparez!



Je n'ai gardé que les croquis intéressants parmi ceux que  
les élèves ont bien voulu me donner.

Quelque temps après, je leur ai posé un sujet de rédaction,  
pour la première fois : « Si vous pouviez faire ce que vous  
voulez, que feriez-vous? », en précisant bien qu'ils vivraient

dans un lieu où parents, curés, maîtres d'école, gendarmes, adultes, auraient disparu. Les textes qui suivent furent d'abord rédigés, puis, à ma demande et avec l'accord de tous, enregistrés sur magnétophone. J'ai retrouvé certains originaux. Les autres sont retranscrits d'après leur enregistrement. Voici comment se déroula cette séance de déclamations « osées ».

— Bon, ça enregistre!

— Moi, je ne veux pas y passer, hein, parce que vous allez m'engueuler!

— Je n'engueulerai absolument personne. Tu peux dire et faire ce que tu veux. Je n'engueulerai absolument personne. Allez vas-y.

*J'y aimerais embrassé ma  
fiensee pasce tout les dimanche  
on iré au bal et elle  
Mangerais chez moi et elle  
couchera chez moi et puis  
on iras a l'école avec moi*

— Bon. Qui c'est qui a quelque chose à dire? J'en vois certains qui se mordent les lèvres.

— Monsieur! C'est rigolo!

— Pourquoi est-ce rigolo?

— Parce qu'il dit qu'il embrasse sa fiancée.

— Tu n'embrasses pas ta mère?

— Oui!

— Et alors, en quoi c'est rigolo?

— C'est rigolo parce que ça parle de femme!

— Je ne comprends pas! Vous embrassez bien votre maman, est-ce que c'est rigolo?

— (Clameurs de non!)

— Ça nous fait rire quand même, Monsieur! Je ne sais pas comment vous dire, mais c'est rigolo quand même!

— C'est normal qu'on rie, si c'est une fille qu'on n'a jamais embrassé!

— Parlez un seul à la fois, on n'entendra rien au magnéto!

— Monsieur! C'est tout nouveau!

— C'est des histoires, tout ça. Si c'était en vrai, on le ferait pas!

— Oh! moi! oui!

— Moi aussi! (D'autres approbations.)

— Comme des fois, y a des garçons, ils soulèvent les jupes des filles!

— Je me demande qu'est-ce qu'ils en penseraient les parents! Monsieur!

— Monsieur! Les parents! Les parents!

— Ils donneraient des tartes!

— A la Chantilly!

— Pour quelle raison avez-vous la pétoche?

— Parce que si les parents les voient, ils se recevront des tartes à la Chantilly!

— On a la pétoche! Parce qu'on a peur que la fille nous griffe!

— Parce que la fille si elle est pas contente, elle peut nous griffer aussi!

— Moi, avec T..., on avait un pistolet en fer qu'on lançait sur les fesses des filles!

— Dans la classe de mon grand frère, y a un garçon qui saute sur les gens et il les embrasse sur la bouche.

— Moi, j'ai embrassé ma fiancée!

— Moi aussi, une fois!

— Moi aussi! Plusieurs fois dans les champs!

— Moi, je n'ai pas de fiancée, mais mon frère il en a une, elle s'appelle S...

— Des fois, si on embrasse une fille, elle nous suit chez nous, elle peut le dire à nos parents!

— Bon, on va enregistrer encore les textes! A toi, Pascal!

« ... Parce que c'est un joujou pour moi. Et danser avec ma fiancée et en l'embrassant sur les lèvres et sur les pou-pous, parce que avoir une femme, c'est joli et... beau! »

— (Rires.)

— Y en a qui ont rigolé, pour quelle raison?

— Parce qu'il a dit : embrasse sur les pou-pous!

— Et alors?

— C'est marrant!

— Les pou-pous, c'est là où on a tété quand on était petit!

— Bon, à Jean-Louis!

Si vous pouviez faire tout  
ce que vous voulez : que ferez  
vous?  
J'aime rap! faire un métier  
garagiste presque ressembler à  
un rappeur les voitures

J'aime aussi avoir un  
belle fille et l'embrasser  
en sur le feu et sur les  
proues

— Serge!

— « J'aimerais lever les jupes des filles et couper les culottes! »

— Philippe!

je ne te me trouverai un conseil  
assez difficile et bien puis je le ferai  
très bien, et tout juste

— Patrick!

je monterai sur les toits  
j'embrasserai avoir beaucoup d'argent  
j'embrasserai faire apparaître un avion qui vole  
je rachèterai une machine extraordinaire  
j'embrasserai que quelqu'un me face rire  
pour faire le guignol  
pour pouvoir acheter tout ce que je veux  
pour dire que je suis un magicien  
assez que j'ai qu'on me face rire

— Marcel!

— Je n'ai pas levé le doigt!

— Si! Tu l'as demandé!

— Quelqu'un qui me le lise, alors!

— Non! Non! Non! Et Non! On a le courage de ses opinions! Après, alors! Antoine!

J'aimerais prendre la robe de  
à l'école  
Zorro et voler le du café et  
ai le pé avec ~~petites~~ ~~intéressant~~ avec  
me camarade et avec participation  
l'embrasser

— Didier!

— « Je casserai la gueule de tout le monde des classes, sauf les maîtres et maîtresses! »

— Robert!

— « J'aimerais danser. J'aimerais chanter. J'aimerais fumer. J'aimerais être dompteur. J'aimerais être marié. J'aimerais avoir une belle fille pour l'embrasser et je dormirais avec elle. »

— Et j'aimerais être à poil! (C'est Serge qui vient de parler, J. C.)

— Pierrot!

J'embrasserai fère du  
judo parce que  
je pourrai être  
fère malle

— Guy!

— « J'aimerais embrasser ma fiancée sur les lèvres. Pour être tranquille, j'irais au cinéma avec ma fiancée. »

— Marcel!

j'aimerais me marier avec  
une fille et je ferait s'enblon  
de tomber et je regarderez  
endessous et de la jupe est  
après je me regarderez  
relairierai et je la prendrai  
par la main et j'irai la  
serrer la main sera dans  
un cabinet pour l'entendre  
regarder le qui ce et la  
ce cice de et les poupons  
q est après j'irai au  
bal,

Marcel

— Manuel! Le dernier!

— « Moi, j'aimerais soulever la jupe des filles parce qu'il y a des filles qui ont des pantis, parce qu'il y a des filles des fois, quand on soulève les jupes, si la fille est à poil dans l'eau, la banane flotte, et les poupons se dandinent! »

(Pascal m'a arraché le micro et s'est mis à crier : « Les femmes, elles ont du poil à la quique. Les femmes, elles ont du poil à la quique! »)

Par la suite, d'autres textes ont été rédigés et parfois enregistrés. En voici quelques-uns :

je @ai @ on me laisse  
faire se que je voule  
je lumerai votre pipe.  
pour m'amuse a la  
locomotive

~~j'aimerais~~ j'aimerais me  
marier avec une fille  
et et a la fin de l'embasé  
et quand j'irai au lit je  
la poutrière q poil est  
je lui dirai mon ~~trou~~ mon trou  
bon tu ta ~~ce~~ cice et tes  
était poupon et aussi je ferai  
semblant de tomber par terre et  
je regarderai je qui a endessous

un jour je suis aller  
voir une fille que je  
connesera q elle était  
au balcon et elle avait  
par de culate et  
je suis rentré dans  
son jardin, je m'ai  
besissé et j'ai vu la  
cice et le cul

conduire une voiture  
de comptable <sup>parce que je bien</sup>  
et danser avec ma fiancée

et ans mabassan

parce que elle est

jolie

d'être caseador parce que c'est  
le métier qui me plaît

le plus

Même un préavis de grève!

je suis fâché avec  
vous aujour'hui  
je fiserai rien de toute la  
journé ?

Des insultes sur petits bouts de papier... C'est un jeu amusant, surtout quand on peut le faire en classe :

méchant

méchant

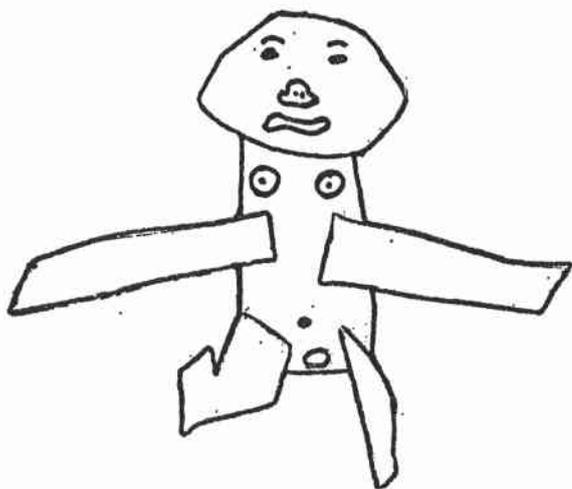
~~tu~~ tu m'éner  
e isolait

## 5. dernière suppléance

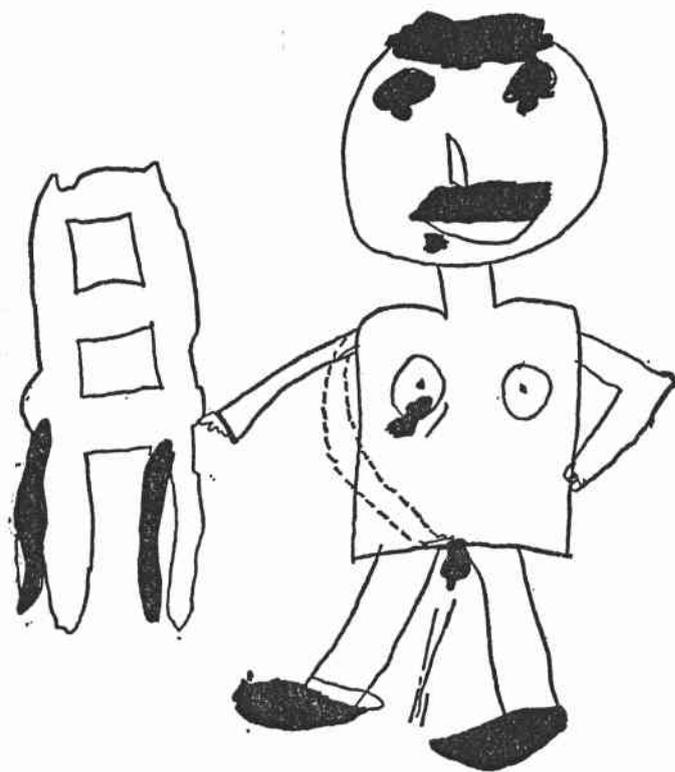
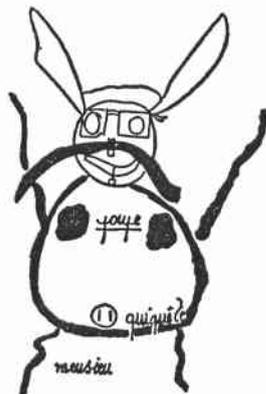
Quant à la pratique sexuelle qui s'amorça, nous en reparlerons.

J'ai ensuite exercé dans plusieurs autres écoles mais sans jamais obtenir un résultat aussi spectaculaire. Si parfois la sexualisation des situations apparaît, elle est insignifiante par rapport à la masse d'aliénation exprimée.





Nous retrouvons dans ces dessins les attitudes mystiques du monde adulte, les inversions aveugles de la réalité, le fœtus de l'esclave amoureux de sa chaîne et du fouet, le nègre convaincu de son infériorité raciale, l'ouvrier content de sa triste survie, les valcurs éternelles de la France, de la Patrie, de la Cause, du Parti, du Travail. On entend sonner au loin les clairons des infirmes et le cliquetis des jambes de bois, le napalm qu'on prend sur la gueule, les pensées bleues, blanches et rouges. On voit se former une armée d'impuissants érectant la bêtise, après les spasmes évangéliques :



L'école comme milieu de décomposition et en décomposition n'a encore de valeur que pour quelques grands imbéciles ayant atteint le degré d'incompétence désiré par le Pouvoir. Pour des *Adultes*. Quand un Chef d'Etablissement, débile (c'est le propre de tous les chefs), s'exclame lors du premier vol de Concorde : « Ah!!!!!!, quand j'ai vu Concorde décoller, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter... C'est... C'est... beau! », on peut juger du type d'« éducation » que des dizaines d'enfants reçoivent dans ses classes.

Voici une anecdote, toujours en rapport avec cette directrice, puits de nullité!

J'étais dans un Cours Élémentaire 1 (8-9 ans). Un gosse chantonne. Un camarade me le fait remarquer (déjà flic! c'est ça l'éducation!), un autre lance : « Il ne faut pas

chanter en classe : c'est interdit! » Les raisons de sa protestation ne sont pas d'ordre personnel mais bien parce que, dans un règlement froissé que depuis de longues années on lui gravait dans la tête, une main de Maître avait écrit : « Il est interdit de chanter en classe! » Eduquer quelqu'un, c'est lui apprendre bon gré, mal gré, un certain nombre d'interdictions, un règlement social, une conduite planifiée. Le but consiste à angoisser les gens, « la peur du gendarme », « le péché », la honte de la « faute » commise, toutes les culpabilisations dont se sert le Pouvoir pour gouverner une classe sociale. Il faut que le gosse en sortant de l'école et aidé aussi par les parents, n'agisse plus suivant ses désirs immédiats, suivant sa spontanéité naturelle. S'il veut *agir*, il faudra d'abord qu'il vérifie si les règlements sociaux l'autorisent, si la loi le permet, si l'Autorité le lui accorde. « Nul n'est censé ignorer la LOI. » Et les gens d'en haut ont bien calculé leur coup : pratiquement, dans tous les cas, il ne cherchera même pas à se renseigner, considérant que puisque personne ne le fait c'est que ce doit être interdit. Et il obéit aveuglément à un ordre qui n'existe que dans sa tête. Il rampe. C'est un chien fidèle. Un Adulte.

Donc, problème dans cette classe : peut-on oui ou non chanter? Je propose que cette question soit posée à la directrice.

Une fillette va la chercher.

— Eh bien! Monsieur, que se passe-t-il?

— Les enfants veulent vous poser une question.

Elle me regarde médusée.

— Peut-on chanter en classe? demande un gosse.

— Pourquoi cette question?

— Parce qu'Idri a chanté! Madame!

— C'est vrai ça, Idri?

Le gosse, tremblant : « Je n'ai pas chanté, j'ai parlé! »

— Regarde-moi dans les yeux! Je sais que tu as chanté!

— ...

— Regarde-moi dans les yeux! Alors, tu t'amuses? Tu sais bien que l'on ne chante que pendant l'heure de chant, le mardi! Alors? Bon, tu vas t'excuser, demande pardon à ton maître. Tu vas lui dire : Monsieur, je m'excuse pour ce que j'ai fait. Je promets de ne plus rechanter en classe.

Je n'étais pas très fier. Je n'aurais jamais cru que cette conasse soit si tarée et je m'en suis voulu de l'avoir appelée. Elle est partie et nous nous sommes mis à discuter sur l'attitude de la directrice, sur la mienne, sur la liberté, sur les règlements, etc.

Voici enfin la dernière école : classe unique dans un petit village du département. Là aussi, la sexualisation a très vite imprégné les gestes clandestins, les propos chuchotés. Mais il y avait une très grande résistance à les exprimer devant moi et je voyais toujours des enfants fuyant dès que je pénétrais leur monde non scolaire. Or, il me semblait important que toutes les manifestations affectives ne soient plus déguisées, que les sentiments, les désirs, ne soient plus les « Nautilus » des océans psychiques. La rupture effective avec les rapports aliénés du passé devaient, à mon sens, en passer par une exigence fondamentale : leur expression clairement formulée. Le seul obstacle, à cette authenticité du vécu résidait surtout dans la crainte d'un jugement, d'une sanction quelconque. Il fallait donc que j'améliore le climat de confiance en même temps que les médiations entre la pensée de l'enfant et son expression. Pour ce faire, j'ai posé, un jour, quatre questions à la classe. Les gosses pouvaient répondre quand ils le désiraient ou ne pas répondre. Ces questions étaient :

1) Que pensez-vous du métier d'Instituteur?

2) Si vous étiez Instituteur que feriez-vous faire à vos élèves?

3) Que pensez-vous des garçons (et des filles)?

4) Si on vous laissait faire ce que vous voulez, que feriez-vous?

Trois semaines de « laisser-faire » étant déjà passées (chahut, chansons, crises et autres, avec en surplus le malaise de la liberté), voici les réponses, enregistrées elles aussi.

Jean-Louis (10 ans) :

*si j'étais seul sans mes parents  
j'irai me promener avec mes  
camarades je m'amuserai je  
construirai une maison  
en bois j'irai manger des  
cerises et dénicherai les nids des  
oiseaux*

Nicole (12 ans) :

Nicole 12 ans Mercredi 18 juin 1963

Quand je n'aurai plus mes parents  
je ferais tout ce que je peut pour gagné  
de l'argent. Puis de cet argent j'achèterai  
des meubles, des chaussures et des vêtements  
des robes et les jupes je les acheterai ni  
trop longue ni trop courte je garni-  
rai ma maison de fleurs que j'irai  
les chercher dans le pré et je la mettré  
propre. Quelque dimanche j'irai à la  
messe. Je laverai mes abits, mes drats  
et je les repaceraï. Les dimanches  
j'irai rendre visite à mes voisins. j'irai  
à l'école pour savoir lire et écrire. Je  
regarderai la télévision et j'irai à neuf  
heures. Et quand je me leverai je ferai  
ma toilette et je me peignerai

Je pense que les garçons sont insupportables  
parce que en classe il font que parle, embête  
les filles.

Je pense du métier d'institutriceur qui il  
est très pratique pour les élèves et pour les  
parents.

Mais allons à l'école pour s'instruire  
pour savoir lire et écrire. Et quand nous  
serons grand, si nous savons pas lire  
les lettres, on y pourrait même pas y  
repondre

J'aime aller à l'école quand l'institutrice  
nous donne pas des punitions, mais at  
fermant se n'est pas mal.

Si j'étais institutrice à mes élèves j'y  
apprendrais à lire à écrire pour qu'il ne  
soye pas ignorant ou ignorante j'y  
apprendrait à faire des lettres.

Joël (9 ans) :

Mardi 18 1963

### Rédaction

Quand je n'aurai pas mes parents, je  
dépenserai tout mon argent, je ne  
respecterai pas le code de la route.  
J'achèterai une maison, et le premier  
qui mettra les pieds dans ma  
maison, je prendrai mon fusil  
et je lui tirerai dans la derrière  
je devais les banques. Je ne  
respecterai pas la loi. Je ferai la  
tour du monde. J'irai sur la  
lune avec Apollo 11. Je ferai  
explorer les mines

Joël  
age 9 ans

Anonyme :

Si je serai seul, j'irai manger  
Caper les serises, je mangerais  
de tout. Je boirais de l'eau, je parlerai  
à table. Je regarderai les fesses des  
femmes. Je m'amuserai au foot  
au basket au volé - c'est tout  
Je monterai une maison et j'en garderai  
venue.

## 6. quelques conclusions

*Dès que l'enfant est assez vieux pour jouer avec le sein, la mère joue un rôle actif dans la tétée. Tenant son sein dans la main, doucement, elle en fait vibrer le bout entre les lèvres du nourrisson. Elle souffle dans son oreille, la lui gratte, ou gentiment lui tapote le sexe ou chatouille ses doigts de pied. De ses menottes, le bébé tambourine sur le corps de sa mère, sur le sien, joue avec un sein tandis qu'il tète l'autre, joue avec son sexe, rit, gazouille, et fait de sa tétée un jeu qu'il prolonge à plaisir. Ainsi se nourrir est-il pour le bébé un acte particulièrement affectif et devient-il un moyen de développer sa sensibilité aux caresses sur toutes les parties de son corps. Nous sommes loin de notre nourrisson tout enveloppé dans ses langes, à qui l'on donne une bouteille impersonnelle, dure au toucher, qu'il lui faut boire sur-le-champ.*

*(...) Il n'est pas non plus exigé des petits enfants qu'ils aient vis-à-vis d'autres enfants une conduite différente selon le sexe de ceux-ci. A quatre ans ils peuvent se bousculer, se rouler ensemble sur le sol sans que personne s'en inquiète, ni des contacts physiques qui en résultent. C'est ainsi que, insoucians, au hasard de leurs jeux, les enfants apprennent à connaître la physiologie des sexes, sans qu'il s'ensuive aucun sentiment de gêne : bien au contraire, cette découverte s'enrichit pour eux de la cha-*

*leur, de la plénitude du contact physique. Margaret Mead. (Mœurs et sexualité en Océanie, pp. 40-44.)*

Quelques exemples d'attitudes qui mettent en confiance :

### RIDICULISER LA REPRESSION

Pendant une récréation, une fille vient et m'informe qu'une de ses copines pleure.

— Pourquoi?

— Bernard a voulu l'embrasser!

Je me dirige vers la « victime » et appelle le « coupable ».

— Pourquoi pleures-tu?

— C'est Bernard!

— Qu'est-ce qu'il t'a fait?

— ...

— Et toi! qu'est-ce que tu lui as fait?

— Rien, Monsieur, je l'ai poussée!

— C'est faux, Bernard! Tu mens!

— Non, Monsieur! Je vous jure!

Je fais semblant de me fâcher, je le menace de terribles punitions, et à la fin, n'y tenant plus, il m'avoue au bord des larmes :

— J'ai essayé de l'embrasser, elle n'a pas voulu!

— C'est vrai, ça?

— Oui! dit la fille.

— Alors espèce d'idiot, si elle ne veut pas, va voir une autre fille, ça risque de marcher!

Un autre exemple :

Daniel, enfant « turbulent », « paresseux », dessine un personnage et le cache dès que je risque de le voir. Je lui demande de me présenter son dessin. Il refuse. Je me fâche. Il se décide. Le dessin (que j'ai perdu) me présente nu, lunettes, moustaches, pipe. Aucune confusion n'est possible.

— Qui c'est?

— Personne!

— Tu veux une tarte?

— ...

— Alors?

— C'est... un... copain!

— Tu commences à m'emmerder, qui c'est?

— Je vous le dis, Monsieur! C'est un copain!

Je le menace : ou il me dévoile l'identité du personnage qu'il a dessiné ou on va s'expliquer chez le Directeur. Je prends de plus en plus un air sévère. La classe s'est tue, et attend anxieusement. Je lui promets de ne rien lui faire. Mais cela paraît impossible, vu la nature du dessin. Tremblant, au bord des larmes, il s'effondre :

— C'est vous!

Je prends le dessin, le regarde et lui répond :

— C'est un joli dessin! Tu m'as réussi! Félicitations! C'est très bien! Si tu veux, tu peux continuer à dessiner.

Le climat change totalement. La misère recule. Les fils barbelés de la vie quotidienne aussi.

Dans toutes les classes traditionnelles, il est un vice que les enseignants s'offrent avec un réel plaisir sadique-anal, c'est : l'autorisation de pisser et de chier quand le besoin s'en fait sentir. On voit alors l'humble mortel gravir les marches qui conduisent au ciel, et là, s'agenouillant devant le Grand-Maître, murmurer : « Seigneur! Votre Grâce me permet-elle d'aller faire un tout petit pipi? » » Tout juste si l'on n'entend pas : « Je peux vivre? Seigneur Instituteur? »

A ces questions de pipi et de caca, je répondais immanquablement : « Espèce de crétin, et si je ne suis pas là, comment tu feras? tu attendras que je revienne? »

### *EBAUCHES DE PRATIQUE SEXUELLE*

D'une façon générale, une loi semble se dégager : plus l'âge des élèves est grand, moins importante est la pratique sexuelle, moins passionnante est sa vie. Cette progression négative, conséquence de l'éducation, doit aboutir à l'âge adulte à une totale inexistence d'activités érotiques. Les seules qui résistent à cette atrophie, à cette érosion de l'amour, ne sont plus qu'un « devoir » social, celui de la reproduction, qu'un comportement névrotique, celui du mâle. Et le Pouvoir est satisfait de telles attitudes.

La reproduction, tout le monde le sait, fournit de la main-d'œuvre, élargit le champ commercial. Sans oublier le facteur traumatisant lié à cette option sexuelle. Quant au comportement mâle, il qualifie tout comportement autoritaire. Aujourd'hui, être mâle, c'est dominer, c'est exploiter, c'est asservir. On peut ajouter que nombre de femmes sont mâles envers leurs enfants. Mâle ou Adulte c'est pareil. L'âge mâle ou l'âge adulte se caractérisent tous deux par la déssexualisation des rapports, des modes de vie.

Nous partons de la maternelle ou du Cours Préparatoire et nous y découvrons des conduites très différentes : caresses spontanées, jeux à finalités et contenus exclusivement érotiques, fillette baissant sa culotte et me montrant son sexe, etc. La sexualité se satisfait plus qu'elle ne s'exprime sous forme déguisée. Les enfants à cet âge parlent peu et s'amuse beaucoup.

Le phénomène se détériore, plus on monte dans l'échelle scolaire. Le sommet de la déssexualisation scolaire étant le passage par l'urinoir universitaire. La misère atteint alors un tel degré qu'elle se manifeste par le vide total de l'expression parlée et écrite qui devraient à juste titre remplacer des rapports amoureux qui n'existent pas. A titre d'exemple, j'ai pu poser la question : « Si vous pouviez faire ce que vous voulez, que feriez-vous? », à des étudiants de 3<sup>e</sup> année de Psychopathologie de Toulouse. Tous se sont retrouvés sur : « Je partirais en voyage » et « J'irais au bord de la mer! » Plusieurs d'entre eux, au cours de la discussion qui a suivi, ont même dit qu'ils n'avaient aucun problème sexuel. L'étudiant se satisfait dans *Le Monde*, l'Art Moderne, et les Unités de Valeur, quand ça n'est pas dans les groupuscules léninistes (groupes scolaires d'avant-garde pour une amélioration pédagogique des méthodes d'exploitation capitalistes). Certains de ces déchets des égoûts du Parti Communiste ont même interdit à leurs militants d'avoir des rapports sexuels, car cela diminuait leur ardeur militante! Dernièrement, le Comité d'Initiative du Secours Rouge m'a taxé d' « obsédé sexuel », de « pas politique », d'expériences « louches » et a pratiquement refusé de projeter mon film *Crève salope!* lors d'un meeting à la Mutualité.

Mais revenons aux gestes érotiques quelque peu ébau-

chés dans les classes que j'ai fréquentées. Trois exemples seulement viennent illustrer ce paragraphe.

Dans la première classe :

Au cours d'une discussion sur la mixité, trois filles n'ont pas cessé pendant plus de deux heures, l'une de me caresser les cheveux, l'autre de boutonner et de déboutonner mon tricot en insistant sur la partie basse, la dernière de jouer avec mes pieds. Au bout de ces deux heures, j'ai interrompu la discussion parce que je bandais trop et à vide!

Le deuxième exemple a eu pour cadre la classe la plus sexualisée. Un enfant de dix ans a organisé sous mes yeux un jeu de nature homosexuelle (obligé puisqu'il n'y avait pas de filles!) dont voici la description :

Un élève se tenait devant une table. Ses camarades se plaçaient en file indienne face à un côté de la table. Le premier de la file s'allongeait dessus. Celui qui était debout, devant, pressait alors de ses mains le sexe et l'anus, en les pinçant très fort, de celui qui était allongé. Ensuite, il lui battait les fesses et le poussait jusqu'à ce qu'il tombe à l'autre bout de la table. Le suivant dans la file prenait place à son tour pour son massage génito-anal. Le jeu a duré plus d'une heure.

Troisième cas, dans la dernière école. Pendant une partie importante de l'après-midi, les garçons du C.M. 2, C.M. 1 et F.E. (Fin d'Etudes) ont pris leur règle ou leur crayon et se sont amusés à tenter de les enfoncer dans le cul de celui qui les précédait. Les derrières étaient protégés par les pantalons ou les robes. Il n'y a pas eu violence. Chacun fuyait et poursuivait quelqu'un dans la classe. La parenté frère-sœur n'existait plus au niveau du choix du partenaire<sup>1</sup>.

1. Aucun parent n'est venu se plaindre; ce qui me fait croire qu'aucun enfant n'a raconté ce qui se faisait en classe. Cette complicité est née spontanément, les enfants comprenant parfaitement que la pratique que nous développons s'opposait à la structure scolaire

Ces résultats paraîtront insignifiants aux yeux de beaucoup d'entre vous. Je partage leur déception. La raison de leur importance relative en même temps que de leur insuffisance réelle réside dans l'espace dans lequel se sont déroulées de telles pratiques : la classe.

Leur importance : pour la première fois, pour des dizaines d'enfants, un mode de vie plus complet, plus vrai, a pu être entamé au sein même d'Institutions par définition opposées à une telle émancipation. Cette réalisation croissante des désirs réalisait aussi et parallèlement la destruction de ces Institutions. Ce sont des journées entières de chahut, de cris, de rires, de défoulement, parfois de délire qui ont remplacé la position assise, muette, immobile, imposée jusqu'alors. Cette importance n'a échappé à personne au vu des réactions d'un grand nombre d'éduqués, d'Adultes. (Cf. lettres d'instituteurs, procès, etc.)

Leur insuffisance est liée à l'environnement profondément répressif. D'abord, l'urbanisme scolaire, véritable maison d'arrêt, arrêt de tout mouvement, arrêt de toute sensation agréable, arrêt de toute communication, arrêt de toute création.

La spécialisation d'un lieu à des fins éducatives apparaîtra sans doute comme un dérèglement de la pensée dû au Vieux Monde, dans la société désaliénée de demain. La présence d'un seul adulte parmi une trentaine d'enfants fera sans doute rire les générations des sociétés non autoritaires. Entretenir des rapports non érotiques entre adultes et enfants, c'est-à-dire entre personnes d'âge différent, sera considéré sans nul doute comme un symptôme de maladie grave.

L'autocensure des gosses a aussi joué dans cette insuffisance. Des gosses de neuf ou dix ans sont déjà passablement détruits et leur personnalité présente nombre d'aspects névrotiques (traits d'adaptation sociale à une société névropathe). Les culpabilisations très fortes se sont opposées à un comportement plus authentique aux implications

et familiale que jusque-là ils avaient subie. Cette opposition aux règles morales existantes, aux interdits, tabous, censures de toutes sortes leur faisait prendre conscience du risque de répression très violente de la part de ces milieux. J'ai pris moi-même la précaution de ne rien laisser traîner lors de mes fins de suppléances.

plus agréables, c'est-à-dire non morales. (Cf. la rencontre que j'ai eue avec cinq enfants.) Le principal responsable dans le maintien des formes de survie, c'est moi.

J'ai réprimé dès le début les manifestations trop radicales de libération et de révolte. Pour plusieurs raisons, qu'il est aisé de comprendre. Une par sécurité personnelle. J'étais le plus souvent entouré de classes, et il arrive un moment où tout contrôle, c'est-à-dire toute répression, devient inopérant face au déferlement des énergies de la subjectivité. Quand vingt-cinq gosses montent sur les tables, sautent et gueulent à tue-tête, il devient extrêmement difficile de faire respecter un minimum d'ordre, celui d'éviter de voir se pointer les flics, les profs et autres. J'ai eu très souvent la crainte (comme la C.G.T. et Cie) d'un débordement de mes « troupes », débordement dont je me demandais quelles justifications pouvaient me protéger des attaques du Pouvoir. J'ai réprimé les pratiques sexuelles quand elles devenaient trop importantes, trop excitantes. J'ai parfois frappé des gosses. J'ai été obligé d'imposer le calme à coups de menaces et de mensonges. Tout ça par crainte de poursuites judiciaires.

L'insuffisante radicalité de mes suppléances est donc bien due à une répression, et non pas au non désir, soit de ma personne soit des enfants.

Comme je l'ai déjà dit, j'offrais aux enfants l'image d'une neutralité absolue quant aux sentiments, une indifférence forcée quant aux réactions sensuelles provoquées par les situations, une inexistence affective des plus tristes, des plus inhumaines. Je n'ai jamais laissé transparaître la moindre émotion, la moindre répulsion, le moindre désir pour les jeux sexuels ou les provocations délibérées de certains gosses.

Or, ma constitution physiologique ne m'a jamais laissé insensible aux caresses, aux allusions, aux séductions, aux sentiments. En fait, pendant toutes ces semaines, le plus frustré, en classe, ce fut moi.

Ce que le Pouvoir pouvait, à la rigueur, admettre chez les gosses, par définition « non responsables », il ne pouvait l'admettre chez moi, Adulte, qui a compris le système, son intérêt et les joies qu'il procure.

Est-ce à dire que je prône les rapports érotiques ou tout simplement humains, entre adultes et enfants? Les actes

incestueux? La mort du Complexe d'Œdipe? Une telle option chagrinerait sûrement les innombrables spécialistes qui vivent des caries psychologiques des masses. On ne peut émettre de jugement absolu sur une telle question. N'imposons pas de règle de conduite libidinale, ce serait con. Laissons-nous aller à nos impulsions et n'oublions pas que l'enfant est un « pervers polymorphe » (Freud) qui aime ça et qui ne peut pas se satisfaire.

Les nouvelles Règles de Jeu auront ceci de bien : inexistance de Règles.

Les Pédagogues finiront aux gogues!

Toute réformette des méthodes de curetage cervical doit être dénoncée avec la plus grande vigueur.

Le groupe Freinet de la Haute-Garonne avait organisé une semaine de l'Art Infantin. Le dernier jour, un débat avait lieu sur l'« expression libre » de l'enfant. Je me pointe avec mes dessins et mes textes. Ils circulent provoquant des « Oh! » et des « Ah! ». Première réaction : « Vos gosses, c'étaient des ...! » (mouvement de l'index sur la tempe).

Grand nombre de pédagogues ont voulu, à tout prix, que mes élèves aient un coefficient intellectuel bas, pour justifier leur propre niveau de réification et d'intense eunnuquité.

Il leur est très difficile d'admettre qu'ils ont eu des désirs réprimés par l'Ecole et la Famille. Cela leur est d'autant plus difficile qu'ils en ont encore quelques-uns, des épaves, et qu'ils sont beaucoup plus réprimés.

Ces Adultes ont refusé de discuter sur leur rôle castrateur, sur leur propre autocastration. Ils ont un vide dans le bas-ventre et un autre dans le cerveau.

Ces avant-gardistes de la réforme sont pour une *éducation sexuelle* permettant un jour *lointain* de libérer la vie sexuelle des gens « devenus responsables » de leurs « instincts » grâce à cette éducation.

Ces bigots désoutanés sentent trop le formol et le sparadrap pour comprendre quoi que ce soit à la vie. Ils nous cloisonnent une sexualité hygiénique, isolée de toute subjectivité radicale, de tout geste qualitatif. Ils sont vieux et cons!

Même chez les extrémistes de la sexualité, je veux parler de Vera Schmidt (citée par Reich), on retrouve la même débilité. Expérimentant en U.R.S.S. vers 1920 des écoles créées sur des bases psychanalytiques, elle interdisait tout rapport affectif, toute préférence, tout jeu spécifiquement libidinal entre les éducatrices et les enfants éduqués. Le « socialisme » de Trotsky et Lénine mit fin à ces écoles nouvelles où l'enfant, malgré tout, n'était pas réprimé dans ces jeux auto ou hétérosexuels.

Notre société marchande choséifiée n'a d'autre pratique éducative que celle de présenter à l'être en structuration l'image de l'Homme-Objet, l'Homme-Robot, l'Homme-Biologique. Ne pas vivre affectivement, ne pas reconnaître la nécessité et l'importance des liens affectifs, c'est mourir. C'est être « Travail-Famille-Patrie ». C'est traumatiser à jamais la perception qu'a l'enfant de la nature humaine. C'est imprégner ses pensées, ses rêves, ses muscles, de doses d'aliénation, de réification qu'il devra assumer toute sa vie dans une société qui vit et crèvera de ça.

Ces critiques valent aussi pour mon « expérience ». Je condamne d'avance toute imitation, fétichisation, institutionnalisation qui en serait faite, de la part de qui que ce soit.

Reprendre des formes de refus et les appliquer comme ça, relève du militant et de l'idéologue. Le « laisser-faire » répondait à une réalité précise. Il ne s'agirait pas de créer une tendance de Pédagogues Laisserfairistes!

Nous avons vu ces insuffisances et les aspects négatifs qu'il comporte.

Un autre trait important, et non le moindre, réside dans l'incompatibilité de cette méthode avec les nécessités de survie actuelle. Même dans les limites pratiques et les manques d'une telle méthode. L'avenir socio-économique est en large partie déterminé par les succès scolaires. Un gosse qui échoue à son entrée en 6<sup>e</sup>, est dévié en classe de transition et deviendra manœuvre. Les conditions d'existence sont proportionnelles aux doses de conneries ingurgitées. Il ne s'agit donc pas d'appliquer le « laisser-faire » sur une période trop longue. Si j'avais été nommé remplaçant, au lieu d'être vidé, j'aurais refusé le poste.

Parce que n'étant pas d'accord pour envoyer aux usines des tas de gens. Parce que mon tempérament s'oppose à l'inculquage de la médiocrité. Les Ecoles Normales (quel contresens!) forment suffisamment de spécialistes à cet effet.

J'ajoute que dans cette nécessité de se plier aux structures, il n'y a pas de bons ou de mauvais éducateurs. Il n'y a pas d'éducateurs révolutionnaires, il n'y a que des révolutionnaires qui font un *métier* : éducasteurs!

La bonne conscience que se donnent certains nouveaux réformistes ne masque pas leur rôle d'adaptateurs sociaux, de chiens de garde du système, de guides du Pouvoir. Le problème et la solution sont ailleurs.

L'école est une partie du bâtiment que le Pouvoir a créé. C'est le Pouvoir, tout Pouvoir, qu'il faut détruire.

Par des moyens qui ne soient pas en contradiction avec les buts à atteindre, par des méthodes qui ne reproduisent pas les schémas et les structures qu'on veut abattre.

La fin de la Domination est proche!

La nouvelle richesse de vivre mettra fin à l'Humiliation et à l'Isolement.

L'Adulte disparaîtra.

Tous les infirmes de la vie.

La redécouverte des rapports humains, la renaissance des rapports amoureux sans aucune exclusive, le départ de nouvelles énergies créatrices, sont au programme de la Révolution.

Il faudra refuser.

Il faut refuser.

Tout.

Tout ce qui existe, car tout est contaminé.

Il faut aller le plus loin possible, imposer les exigences les plus radicales, les plus totales.

Le champ du *possible* sera infini.

L'Aventure réapparaîtra.

Il faudra tout refuser, et étendre ce refus au-delà de l'ère du Vieux Monde, pour supprimer les porteurs de virus idéologique.

La chasse punitive contre les moralisateurs de tous poils, contre les conservateurs des vieilles *choses*, des vieux comportements, contre tous les chefs, animateurs, spécialistes,

artistes et autres Adultes, doit s'inscrire dans la conscience critique de tous.

Méfions-nous!

Le Pouvoir crée l'image d'une opposition révolutionnaire : la pitrerie lénifiante, troskuisante, maochose. Ça pue!

Il faudra détruire!

Nous serons cruels et impitoyables avec tous les souteneurs de l'Ordre Dominant.

La Fête sera révolutionnaire ou ne sera pas.

Ce jour-là, s'écrouleront au milieu des hurlements joyeux des Marins de Kronstad, des Anars Espagnols, des Pétroleuses de la Commune, des Hooligans de Pologne, les murs des Ecoles, des C.E.T., des C.E.S., des Lycées, des Facs, des Eglises, des Casernes, des H.L.M., des Hôtels, des Commissariats, des Mairies, des Prisons, des M.J.C., des Bordels, des Usines, des Stadiums, des Théâtres, des Sex Shop, des Hôpitaux Psychiatriques, des Campings, des Sièges de Partis, des...

Les Révolutionnaires seront des enfants ou ne seront pas!

## annexes

1. lettres de lecteurs au *fait public* (février 1970)

*UN AUTEUR GUERE UTILE DANS NOTRE SOCIETE*

Dans le numéro de février du *Fait Public*, l'article « Une expérience pédagogique : le laissez-faire » me paraît avoir sa place dans des revues qui ne sont pas de la classe de la vôtre. Pour la bonne renommée de nos écoles, des articles de ce genre ne méritent pas d'être publiés et leurs auteurs ne me paraissent guère être utiles dans notre société. Si, dans l'avenir, des articles de ce genre ou d'autre écarts de langage étaient publiés, je ne pourrais plus vous apporter mon soutien et serais au grand regret de vous quitter. J'ai l'espoir que ce n'est pas dans ce sens que vous envisagez la réforme de l'O.R.T.F.

Paul E.

*DES TROUPIERS DANS UN CORPS DE GARDE*

J'ai l'honneur de vous adresser toutes mes félicitations pour la qualité de votre mensuel mais je dois avouer que j'ai été choqué par l'article de M. Jules Celma, éducateur d'un genre spécial. Il nous raconte son « expérience pédagogique totale », aucun détail ne nous est épargné : les enfants s'expriment comme des troupiers dans un corps de garde. Nous avons même droit à un spécimen de travail écrit, il aurait pu faire corriger les fautes : mais il est vrai qu'il est contre le pouvoir des Connaissances. Si ce monsieur peut poursuivre ses études à l'université de Toulouse,



ne le doit-il pas au pouvoir des connaissances et non à ses élucubrations sexuelles?

Cet ancien enseignant « sexué » (bien qu'une fillette affirme que l'instituteur a la braguette ouverte et rien dessous) déteste les enseignants mais qu'il sache que nous le lui rendons bien.

Sa conduite est scandaleuse : ce monsieur aurait dû être inculpé « pour incitation de jeunes enfants à la débauche ».

Dans un autre ordre d'idée, je crains que le « laisser faire » nous conduise tout droit à une dictature.

Je pense que le *Fait Public* n'a rien à gagner en publiant de tels articles. Je vous signale que j'ai appris votre existence par *l'Ecole Libératrice* et *l'Enseignement Public* qui sont les organes du S.N.I., « Syndicat Limace » à qui je verse ma cotisation. Ce point de vue n'engage que le syndicaliste que je suis.

Bernard D.

### LES GROS SABOTS DE JULES

L'article me paraît franchement déplacé. Le titre lui-même a déjà de quoi faire sursauter. Peut-on concevoir une pédagogie qui bannisse tout effort, toute discipline, toute maîtrise de soi? Mais laissons le titre. Après tout, le laisser-aller total peut au moins avoir un avantage, c'est, par une sorte d'expérience négative, d'en montrer les naïves prétentions.

Reste le contenu de l'article. Franchement je ne sais pas pourquoi le *Fait Public* consacre trois pages à un article à peu près sans valeur. D'abord il énonce une vérité découverte depuis longtemps, à savoir que la « sexualité infantine » existe avec une intensité considérable. Si je ne me trompe, saint Augustin l'avait déjà remarqué. Que l'amour-propre de M. Jules Celma n'en soit pas offusqué, mais il n'a rien découvert du tout en ce domaine. Il est donc inutile de pavoiser.

Je reproche ensuite à l'auteur de l'article d'avoir considéré les enfants qui lui étaient confiés comme un terrain d'expérience alors que rien ne l'autorisait à le faire sinon

un vieux compte personnel à régler avec les instituteurs. Il s'est agi d'un jeu gratuit destiné pour lui à se prouver qu'il avait raison contre toutes les structures de l'enseignement. (C'est le type de raisonnement : « J'ai raison parce que je fais tout ce qu'il faut pour qu'on me mette à la porte ».) Il y a dans cette attitude une naïveté qui est la marque d'une agressivité infantile. L'on comprend aisément que l'administration ait jugé bon de se passer des « services » de M. Celma. Assurément sa place n'était pas dans l'enseignement.

Je ne m'attarderai pas sur le petit couplet concernant le « fascisme familial », « l'institution scolaire et l'institution militaire, temple sacré de l'imbécillité et du dépeçage humain », lieux communs de l'anarchisme de jeunes gens en crise d'adolescence. Boris Vian avait déjà dit tout cela, mais avec quelle grâce, quel humour, quel profond désespoir! Le *Fait Public* préfère nous infliger les gros sabots de M. Jules Celma...

Enfin, et c'est le plus grave, certaines formules (par exemple : « Une quinzaine d'enfants organisèrent un jeu de nature homosexuelle qui dura tout un après-midi ») vont faire frétiller d'aise toutes les petites têtes d'imbéciles qui nous préparent une belle restauration de l'Ordre Moral à base de colonels. Je les entends déjà claironner : « Voyez ce qu'est devenue l'école publique! Maintenant les maîtres séduisent leurs élèves, fument de la drogue avec eux et pratiquent l'homosexualité dans les classes. Où allons-nous? Il est grand temps de restaurer l'ordrdre MMoral!!!! » Ne les entendez-vous pas comme moi ces champions de la morale? Vous savez très bien ce que recouvre l'expression : restauration de l'ordre moral. Alors je vous en supplie, ne fabriquez pas vous-même les bâtons qui serviront à nous frapper.

En cette occasion, j'ai la conviction que vous avez manqué de prudence et de bon sens, l'auteur en écrivant cet article, la rédaction du *Fait Public* en l'acceptant. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un problème de sexualité infantine. Mais, à coup sûr, l'article que j'incrimine ne saurait faire avancer la question.

Je vous prie d'agréer mes salutations distinguées.

P.S. Pour qu'il n'y ait nulle ambiguïté sur le sens de cette lettre, je tiens à vous préciser que je suis abonné à

*Fait Public*, que je suis un ami de cette revue et que je lui souhaite le plus ample succès.

Claude C.

Agrégé de l'Université.

### OUI A LA TOTALITE DE LA VIE

Plus que le caractère oppressif de l'enseignement et l'intensité de la sexualité infantine, l'expérience de Jules Celma démontre notre sous-développement culturel dont les enfants sont victimes autant que nous-mêmes. Qu'on leur donne la parole en toute liberté et alors n'apparaît que ce à quoi on a pu les intéresser vraiment, c'est-à-dire rien. Les histoires de fesses comblent le vide. La voiture s'y ajoutera quelques années plus tard et l'un d'eux le dit bien : « J'aimerais être garagiste... J'aime aussi avoir une belle fille ».

Oui à l'individu maître de sa vie. Oui à la totalité de la vie, mais les jeux sexuels ne sont pas toute la vie.

Max de R.

### ... ME DECOMPLEXER

Vous citez Goebbels à deux reprises dans votre dernier numéro : « Plus un mensonge est gros, plus il a de chances de passer pour la vérité ». Ne pensez-vous pas que l'article de Jules Celma risque de vous faire passer pour de « gros menteurs ».

J'ai fait lire votre article à de nombreux collègues, et leurs réactions ont été les mêmes :

1) Il est impossible que Jules Celma ait été maintenu dans son poste de Toulouse pendant plus d'un mois. (Les conseillers, inspecteurs, directeurs et présidents d'Association de parents d'élèves, unis — pour une fois — l'ont fait chasser bien avant ce temps.)

2) Il paraît impossible qu'un enfant, s'il n'est pas conditionné, propose ouvertement de dessiner « les femmes » à

poil! (Et certains collègues d'ironiser sur l'aspect probablement provocateur de Jules Celma : hippie, cheveux longs, attitude provocante, etc.)

Ce qui frappe surtout dans ces réactions, c'est leur caractère superficiel. Jamais il n'y a eu (ou bien rarement) une approche du problème réel : l'enfant a-t-il une vie sexuelle qu'il lui faut extérioriser, et l'école est-elle un lieu propice à cette extériorisation?

Il ne fait pas de doute que les enfants soient des « poudrières sexuelles » et tous les maîtres peuvent citer des cas de masturbations, de gribouillages « obscènes », etc. Dans ce cas, il y a une éducation des éducateurs — et non des enfants — à faire. S'ils osaient, bien des instituteurs (ou institutrices) attacheraient les mains des « coupables » et certains avouent ne pas savoir comment faire cesser ces pratiques honteuses, alors qu'en fait ils n'ont qu'une chose à faire : fermer les yeux.

Doit-on provoquer et favoriser de telles pratiques en classe? En elles-mêmes, n'ayant sûrement rien de mauvais, on ne devrait là trouver aucune restriction. Mais quelle serait l'attitude de la famille, de la société entourant les enfants au sortir de l'école? La réaction du milieu ne risquerait-elle pas d'aggraver l'état régressif de l'enfant?

D'autre part, en extériorisant certains instincts (sexuels par exemple) ne va-t-on pas en faire aboutir d'autres? (Cruauté qui est aussi naturelle à l'enfant, par exemple?) Et ce qui fait l'homme, n'est-ce pas la rébellion contre la nature, (contre sa nature) qu'il faut maîtriser (cf. l'article de Vercors dans votre même numéro).

Par ailleurs, Jules Celma enfonce quelques portes ouvertes mais il est bon de le faire parfois (formalisme des I.D.E.N., des conseillers pédagogiques, immobilisme du S.N.I.). Il dit aussi que la méthode Freinet est aussi artificielle que les autres.

Cette méthode n'est que le prolongement des travaux d'Adler et elle a pour but d'adapter l'enfant à la société que les adultes ont construite pour lui et non d'amener les enfants à construire un monde à leur échelle.

Quant à adopter moi-même la méthode du « laisser-faire », il me faudrait sans doute moi-même me décomplexer (de même que tous ceux désirant appliquer cette méthode). Et quand bien même je l'appliquerai, ne provoquerai-je

pas dans ma classe l'irruption d'un quelconque commissaire de l'Armée du Salut ou bien peut-être aurai-je les honneurs d'une chronique de Michel Droit?

C. Darget fait un sort à « Hair ». C'est beaucoup d'honneur pour cette charmante bluette (Luc Bérumont, dixit). Et revenons aux propos précédents : qui n'en a pas vu plus dans les W. C. des collèges de France et de Navarre que sur la scène de la Porte Saint-Martin?

M. S.

Enseignant.

### EXPERIENCES D'UN GENRE AUSSI DOUTEUX

Je m'étonne que vous ayez publié l'article de Jules Celma : « Le laisser-faire ». J'ai été membre de l'Enseignement, je suis mère et grand-mère, c'est vous dire que je savais, longtemps avant l'auteur, que la sexualité existe et se manifeste même chez les enfants beaucoup plus jeunes que ceux qui ont eu la malchance d'avoir M. Celma comme instituteur. Cet article est absolument aberrant : l'école n'a jamais été faite pour que les enfants puissent donner libre cours à toutes leurs pulsions, à tous leurs instincts, et l'honneur de l'homme est justement de savoir y résister et de s'en rendre maître. A en juger par le fac-similé de ce qu'a écrit son élève, le maître aurait mieux fait de lui apprendre l'orthographe!

Et j'imagine ce que vont penser les lecteurs, qui sont en même temps pères de famille, en lisant le récit de cette « expérience ». Il n'est pas une institutrice d'école maternelle qui ne soit capable d'expliquer à l'auteur comment un enfant peut s'épanouir pleinement, comment on peut tenir compte de toutes ses tendances, sans se livrer à des expériences d'un genre aussi douteux. Voilà qui ne plaira pas auprès d'un certain public, la cause de l'école laïque : il est si facile de généraliser! Heureusement qu'on n'a pas permis à l'auteur de poursuivre des expériences de ce genre! Mais le « Fait Public » n'a certainement rien gagné à cette publication!

Mme C.

Ancien membre de l'Enseignement.

### MA SYMPATHIE

Votre tentative du « laisser-faire » total nous a beaucoup intéressés mon mari et moi. Toutefois, avant de correspondre à ce propos avec le journal, nous aimerions que vous nous précisiez — même brièvement — les trois points suivants :

- 1.) Quels étaient exactement ces jeux homo ou hétéro sexuels (comme dans « Le meilleur des mondes » qui ne précise pas non plus), avec amorce de pratique sexuelle? (Masturbation, copulation, simples caresses ou baisers?)
- 2.) Quels sont ou que représentent ces « niveaux supérieurs » de désaliénation qu'auraient constitués ces situations nouvellement créées, que le temps n'a pas permis?
- 3.) Cette totale liberté sexuelle, à votre avis, constituerait-elle une fin en soi, ou représente-t-elle un stade nécessaire de défoulement pour permettre une nouvelle forme d'éducation ou, si vous préférez, d'épanouissement physique, intellectuel, voire spirituel?

Avec toute ma sympathie pour l'audace de votre expérience, et mes félicitations pour l'intérêt de votre article.

Suzanne A.

Professeur de lettres.

### MALGRE MON AGE

Qu' « Autant en emporte le vent »...

Que sera la réaction de vos abonnés instituteurs devant l'expérience de « laisser-faire » scolaire décrite (dessins à l'appui) par son auteur dans le dernier n° paru de le *Fait Public*?

Les instituteurs sont le plus souvent mal connus ou sciemment méconnus, surtout s'il s'agit de ceux — très nombreux — qui travaillent en silence, plus ou moins résignés, indignés, révoltés, dégoûtés. Ce sont des gens généreux, sérieux (trop, peut-être?), conscients (peut-être trop?) de leur valeur sociale. Les complimentent du bout des lèvres, un tas d'hypocrites occupés à détruire, de fond en comble, une admirable institution : l'école publique laïque, la seule dont la vocation fut toujours de prêcher la fraternité et

l'égalité absolue des peuples et des races, le respect absolu des consciences dans la liberté. Celle qu'on va regretter. Dès après-demain. Tant mieux; et tant pis!

Allez-vous, grâce à de pareils articles, augmenter ainsi le nombre de vos correspondants occasionnels? Vous vaudront-ils un meilleur tirage? Personnellement, en tout cas, je n'en voudrais pas sérieusement à quiconque abuserait de la vérité au point de la venir chercher, presque braquer, dans son (*illisible*, J.C.) C'est la seule Dame qui puisse se montrer, sans dommage, toute nue.

Vieil artisan de Feu l'Enseignement primaire public, obligatoire et laïque; retraité depuis quinze ans, gardant d'une profession éminente le souvenir gravé en creux, pourquoi délibérément, ne braverais-je pas le Ridicule à une époque où il ne tue plus personne et alors que le temps, tout seul, établit pour moi le décompte final?

Pourquoi n'essaierais-je pas, malgré mon âge, mes très probables et sans doute très graves déformations, pourquoi ne voudrais-je pas rester objectif, regarder les choses en face, accepter qu'un chat fût appelé un chat sans traiter pour autant de « fripon », ce jeune scientifique pédagogue, épris d'expériences « à l'Américaine »?

Freinet d'abord. Ensuite cet essai. L'application des techniques Freinet demande un dévouement absolu, permanent et persévérant et tout le temps dont on peut matériellement disposer. Il n'est pas question d'installer rapidement ces techniques, de se contenter d'à peu près, pour, ensuite, brutalement les abandonner.

Freinet fut considéré de son temps, par les pontifes, comme un visionnaire, un illuminé. Aujourd'hui qu'il est mort, les mêmes l'ont sacré « grand bonhomme ». Grand bonhomme certainement, cet humble instituteur qui aimait le peuple et les enfants du peuple. Il ne travaillait pas pour le Profit, lui, et ne parlait qu'à propos, de l'Évangile. Les hautes consciences ne daignent pas toujours grimper les degrés de la hiérarchie sociale.

Utiliser les techniques Freinet et aboutir ensuite au « laisser-faire » absolu, évoque à tout le moins un manque d'idées directrices chez l'expérimentateur, cet alchimiste. Et aller chercher chez les Américains une telle inspiration alors que les Américains eux-mêmes, conscients de leur « connerie » (les cédilles sont la propriété du « Canard »),

font marche arrière, c'est de la témérité. Avant de « faire » des expériences, il est prudent de profiter de l'expérience acquise. Les méthodes « anti-complexes » américaines ont réussi à fabriquer de toutes pièces des apprentis gangsters. D'ici qu'on offre aux bébés, comme sucettes, de petits revolvers en plastic!...

Mais des goûts et des couleurs?

Tous aux expériences!

Et d'abord les gosses, c'est nouveau, c'est bon!

Au fond, ces balbutiements sexuels bisyllabiques de pubertés prématurées, faussement naissantes ou même impatientement attendues, n'ont justement rien de bien nouveau; rien de bien étonnant, de bien choquant par eux-mêmes. Les enfants pour s'en amuser n'ont pas besoin de la caution des adultes. Mais puisqu'entre gens grossiers, le sans-gêne doit être recommandé, je dirai à ce jeune collègue occasionnel: « Tu te goures, mon pote! tu te goures, mon pote! tu te gou...res! (!) » Et « tes » gosses se sont bien foutus de ta gueule! Si tu les crois aussi obsédés que tu pourrais l'être toi-même par « la chose », je te répète que tu te goures!

Mais pourtant qu'ils devaient être heureux de réduire à l'état de complice ce pédagogue complaisant, symbole de toutes les contraintes!

Or, en même temps, ces contempteurs de la contrainte n'ont aucune considération pour ceux qui leur cèdent trop facilement; aucune considération pour les faibles, aussi fragiles qu'eux-mêmes, inaptés à jouer le jeu spécifique des « Grands ». Paradoxe? Qu'est-ce que ça peut bien leur faire? Et de toute manière, n'allons pas confondre pensées et raisonnements, même élémentaires, avec ces sentiments aigres, impressions ou sensations fortes. Ce n'est pas le même rayon.

Croyez-moi, ces petits enfants de langue d'Oc sont presque aussi innocents, aussi purs que les petits aborigènes d'Australie en quête de lézards et de vers comestibles dans leur brousse désertique; « quiquis » et « poupous », tous gadgets au vent, faute de liquettes, qu'ils sont candides, ces gens de couleur!

Chassez la liquette, et la moralité revient au galop!

Après quarante années d'enseignement et de réflexions supplémentaires, l'artisan qui vous parle n'a jamais ren-

contré qui que ce soit de plus aimable qu'un enfant. Le malheur de notre époque imbécile aura été que les adultes abdiquant leur mission de guides paternels ou fraternels, par veulerie, incapacité ou inconscience, faisant bon marché de leurs responsabilités les plus impératives, prenant enfin et pour résumer le tout, le Profit et l'Argent comme seuls étalons de valeurs, auront vu en définitive tout naturellement leur échapper toute espèce d'autorité sur les enfants et sur une jeunesse presque aussi estimable que les enfants eux-mêmes.

Nos exemples et nos expériences manquant de foi et de sincérité ne leur paraissant point probantes, enfants et jeunes gens créent les leurs de toutes pièces, y vont souvent un peu fort, parlent plus qu'ils ne réfléchissent, deviennent trop violents étant normalement trop absolus, se mettent en tort à leur tour.

Mais il est des expériences en face desquelles personne ne saurait se trouver à l'aise : Vous « décollez » un chien pour greffer sa tête sur le cou d'un de ses congénères et ... voir ce que « ça » va donner. C'est sans doute le fait de savants authentiques. Probablement n'ont-ils pas tous les droits, pourtant peuvent-ils se parer de quelque excuse?

Mais « notre » jeune aspirant - instituteur, lui, très objectivement parlant et sans que ce soit péjoratif, est, au pied de la lettre, un authentique ignorant : barbier et chirurgien ne sont plus parents.

A-t-il vraiment pensé qu'il pouvait — je ne dis pas légalement, mais légitimement transformer « sa » classe en laboratoire biologique et « ses » enfants en cochons... d'Inde?

Bien sûr, les enfants sont des personnalités autonomes bien que fragiles. Ils n'appartiennent pas à leurs parents; ni à l'Etat; pas même au Bon Dieu. Mais ils appartiennent moins encore, et ce n'est pas peu dire, à un passager, chargé d'une classe à titre provisoire.

Parmi ces enfants se trouvaient beaucoup de petits « rigoles » mais aussi un jeune sadique en herbe, peut-être plus sérieux, qui déclara, lui, rêver de couper quelques « pou-pous ». Et s'il avait essayé une lame gillette sur les « pou-pous » de sa voisine pour faire, lui aussi, son expérience? Que devenait le chef de labo?

Pour finir et rester dans l'objectivité, je demanderais volon-

tiers au susdit de bien vouloir consentir à faire insérer dans un prochain n° de votre magazine, un fac-similé de son écriture suivi de sa signature (si on y consent au journal, bien sûr).

Un petit examen graphologique sans prétention devrait alors permettre de le situer parmi les mythomanes ou les « cyniques », les révolutionnaires en peau de lapin ou les autres, les hommes de foi ou de science. (Psychologues et pédagogues exclus, évidemment.)

E.C.

Instituteur retraité.

### INSTINCTS DECHAINES

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre aimable lettre du 28 janvier 1970, m'informant qu'un abonnement au *Fait Public* m'était offert par mon ami du Mans, M.D.

J'ai lu attentivement l'exemplaire que vous m'avez adressé le 4 février : si vous m'avez compté parmi les 650 nouveaux abonnés de janvier, je vous serais reconnaissant de bien vouloir ramener le nombre à 649.

Ancien instituteur, en exercice jusqu'en 1967, je ne saurais souscrire à l'esprit général de cette revue, non plus qu'à certains articles, en particulier à celui de M. Celma, dédié aux Enseignants.

Il les déteste, écrivez-vous? Fort heureusement pour eux! Le curriculum vitae pédagogique qu'il expose p. 41, le fac-similé du texte d'élève, ajoutés à la photographie de la page 42, expliquent suffisamment sa répulsion. La relation, qu'il y a toutes raisons de croire objective, des « travaux scolaires » et des brillants résultats obtenus dans sa classe, constitue la preuve éclatante de la réussite totale de son expérience : « On n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est. »

Quant à la liberté des instincts déchainés dont M. Celma se fait le champion, souhaitons qu'elle n'ait pas eu le temps de conduire les enfants qui lui ont été confiés là où elle mène infailliblement : à la servitude la plus dégradante. « La vraie liberté, c'est la liberté de choix, et aussi d'avoir

assez de caractère pour surmonter notre tempérament par la raison et la conscience. » (Propos de Vercors parus dans le *Fait Public*, n° 15.) Lecture à conseiller à M. Celma (sans rectangle blanc).

(...) Je me suis demandé souvent si, après mai, comme tant d'autres, je me suis trompé, ou si j'ai été trompé. Les deux, probablement?

M. L.

Ancien instituteur, directeur d' « Abattoirs scolaires » de 1943 à 1967.

### INCONSCIEMMENT SON PROPRE CENSEUR

Sous les yeux, votre dernier numéro de *Fait Public*, et plus particulièrement l'article de Jules Celma, « le laisser-faire ». Il semble que ce jeune pédagogue cherche les réactions scandalisées des enseignants qu'il accuse bien facilement de pratiquer la répression sous toutes ses formes! Aussi je laisse à d'autres le soin de lui répondre, de s'indigner, de lui reprocher d'être un partisan de la facilité, ou un fainéant... Les réactions ne manqueront pas!

Il est certain que le cadre de l'enseignement primaire, les méthodes, les maîtres, souffrent souvent de sclérose, et que l'élève n'y trouve pas toujours les moyens de s'extérioriser et de s'épanouir. Mais généraliser est un défaut grossier et oublier que d'autres tentent de secouer la poussière, c'est également malheureux. D'autre part, accuser les maîtres et en faire « les pelés, les galeux » de la fable, c'est ne pas voir les vraies responsabilités. La plupart des maîtres aimeraient se renouveler si on leur en donnait les moyens, et si leur formation les incitait à périodiquement se juger et se changer. Mais la grande campagne gouvernementale (et ce n'est pas la première fois!) s'organise pour dénoncer l'enseignant, l'incapable, le mécontent, le grand fautif! Que c'est facile! Et quelle tristesse!

Mais le plus inquiétant, c'est le fond. Comme si le « laisser-faire » total devait fatalement aboutir à un résultat heureux! Qu'espère-t-on obtenir? Un être habitué à satisfaire tous ses instincts? Sans se placer sur le plan de la morale... je me demande si un tel individu se supporterait lui-même.

Il serait trop facile de faire remarquer à Jules Celma qu'il a été lui-même, peut-être inconsciemment, son propre censeur en interrompant « par exigences de sécurité » l'expérience. Sa classe aurait connu certes une libération, mais aussi ces petites conséquences sans autre gravité que les dépucelements collectifs et les maternités de quatorze ans. Tout ceci est-il sérieux? Si c'est oui, pour M. Celma, je le félicite d'avoir été jusqu'au bout de ses opinions et de ses désirs. Il est en effet plus que rare de trouver dans notre milieu un homme qui méprise autant l'autoritarisme. Mais je le plains de manquer autant de bon sens et d'équilibre. Si c'est non, c'est un merveilleux canular.

Bernard P.

Professeur.

### DESAPPROBATION TOTALE

J'ai lu avec stupéfaction (le mot est faible) l'article de Jules Celma. C'est plus que des réserves que je fais, c'est une désapprobation totale.

Bien sûr que la sexualité infantine existe. Mais n'y a-t-il vraiment que cela? L'enfant a soif d'apprendre, de questionner sur ce qui nous entoure. On ne bâtit pas une vie sur la sexualité.

Si j'avais eu un enfant, fréquentant ce genre de classe, je l'aurais changé immédiatement.

De plus, la grossièreté n'est pas du tout mon fait; pourquoi être grossier? Pourquoi ne pas rester avec des mots qui sans hypocrisie facilitent mieux nos rapports avec les autres? Ce qui est tolérable dans les livres, les chansons, ne l'est pas souvent dans la vie de tous les jours.

Si on laisse faire les enfants qui sont des plantes fragiles et ont besoin d'un tuteur, ils iront vers la facilité et la paresse pour beaucoup. Et puis des enfants sensibles, délicats peuvent être traumatisés.

Je me demande ce que fera ce jeune homme quand il aura des enfants et surtout ce qu'il va étudier à Toulouse. Je fais, croyez-moi, la part des outrances verbales telles que les « primates en voie de décomposition ».

S'il y a une éducation sexuelle à faire et j'en suis partisan,

c'est d'abord aux parents puis à un spécialiste (les instituteurs ne sont pas préparés à cette tâche) de ne pas laisser se débrider tous les instincts et tout axer sur la sexualité. On a l'impression que l'on va d'un excès de pudeur à un autre, tout aussi néfaste.

J'ai soumis l'article à lire à une jeune collègue de 23 ans très moderne. J'en ai 51. Et les réactions sont les mêmes. Pour elle ce n'est pas une liberté tout court, mais aussi une liberté dirigée.

J'ajoute que nous enseignons en école maternelle où bien plus qu'en primaire on reste respectueux de cette liberté qu'ont les enfants de choisir leur activité.

Quant à son attaque contre le S.N.I., elle est inopérante, car la majorité du personnel en reconnaît l'action constructive.

Cela dit, il est très bon qu'un journal comme le vôtre publie cet article. Il permet d'étendre un plus grand éventail de la pensée des autres et de cela je vous remercie. Mlle G.

Enseignante.

### NEVROPATHE OU CHIFFONNIER?

Nous sommes un groupe d'amis à vous lire avec intérêt et sympathie. Or nous voilà déçus, pour la première fois, de vous voir ouvrir si largement vos pages aux élucubrations d'un Jules Celma.

Une tribune libre se doit d'être ouverte à tous, sans doute mais elle se doit également d'exiger dans les débats un minimum de courtoisie.

Ce minimum manque à M. Celma, dont la hargne malade fait du défi lancé un gant si sale qu'on hésite à le relever; est-ce bien la peine d'aller se colleter avec un névropathe ou un chiffonnier?

Ceci pour la forme de l'exposé. Quant au fond, ce que, dans sa naïveté, M. Celma prend pour une bombe n'est à nos yeux qu'un vulgaire pétard de carnaval.

Il n'est pas question de nier la sexualité de l'enfant, ni d'en être choqué. Le scandale est ailleurs, c'est-à-dire dans les « expériences » du « maître différent » qui transforme cet

érotisme naturel, donc innocent, en une obscénité grotesque, malsaine comme l'est toute obsession.

Pour ceux qui, comme nous, sont moins novices que M. Celma en psychologie écolière, il apparaît clairement que ses élèves se sont payés sa tête avec brio et qu'il a dû faire, sans s'en rendre compte, et parallèlement à ses moissons de désirs, une riche moisson de mépris.

Car, quoi qu'on prétende, ce que l'enfant demande à l'adulte, ce n'est pas le laisser-faire. Il a besoin de cadres et de modèles, de systèmes de référence qui le rassurent et qu'il finit par préférer à l'excitante mais décevante anarchie.

Et quels que soient les inconvénients de ces systèmes qui « réduisent notre potentiel de vouloir-vivre », ils nous semblent préférables, et de loin, à l'absence de contraintes, que prône M. Celma, et qui atrophierait très certainement notre potentiel de spiritualité.

Les preuves à l'appui d'une telle affirmation? M. Celma nous en fournit gracieusement la première avec les résultats de ses expériences : ses élèves non seulement n'ont pas atteint le « niveau supérieur de désaliénation » visé (faute de temps n'est-ce pas?) mais ont régressé allégrement vers la liberté totale du chimpanzé.

Cette démonstration se renforce de l'autorité des sages de tous les temps : l'homme libre, disent-ils, est celui qui sait maîtriser ses instincts, non celui qui s'en fait l'esclave.

— Ah! non, y en a marre de l'austérité! dira Jules.

Je citerai donc le joyeux Ovide dans « L'art d'aimer » :

— « Seule la brute primitive peut assouvir ses instincts en tous lieux, sans honte et sans égards pour les yeux innocents!! »

Je citerai aussi Platon qui, paraît-il, ne crachait pas davantage sur les plaisirs, et dont la boutade mérite d'être méditée :

— « Tout ce que tu veux, tu l'auras, malheureux! »

En face du simple bon sens, Monsieur Celma, vous agitez bien vainement de dérisoires grelots.

Mme L.L.

Professeur.

## DE LA DYNAMITE

Vous demandez que des enseignants vous fassent part de leurs réactions devant le « Laisser-Faire », expérience pédagogique totale. Eh bien! en voici une, la mienne. Je suis professeur de langue vivante dans un lycée, et je souffre à peu près en permanence de méfaits qui se commettent tous les jours, dans les meilleures intentions du monde, au nom des plus hautes valeurs humaines. Je vous prie de faire de ce texte ce que bon vous semblera. Mais si vous en publiez de courts extraits, n'y mettez pas ma signature.

Deux choses m'ont toujours frappée, dans les lycées : c'est premièrement, la profonde tristesse d'un certain nombre d'élèves, en particulier de filles, chez qui le phénomène est plus visible, peut-être, que chez les garçons; et deuxièmement le fait que beaucoup d'enseignants n'aperçoivent pas le moins du monde cette tristesse, ou minimisent la souffrance des enfants et des jeunes, arguant pour cela de leurs moments de gaieté ou de vitalité extériorisée : « Ils n'ont vraiment pas l'air de souffrir, quand ils bavardent, rient ou s'agitent ensemble, quand ils vont au café ou au milk-bar, etc. » De toute façon, l'impuissance des enseignants est grande devant ces phénomènes collectifs. D'autre part, si deux garçons se sont récemment suicidés par le feu, et si ces deux garçons semblaient avoir une ferveur religieuse et un sens du sacrifice qui n'est heureusement pas très général, il ne faut pas oublier que dans la plupart des lycées, il y a *souvent* des suicides ou des tentatives de suicides. Et même si la tentative maladroite et *ratée* peut être considérée comme un message revendicatif s'adressant aux adultes, une sorte de chantage, bien différent du vrai suicide, il faut tout de même une bonne dose de souffrance pour en arriver là.

Or, connaissant bien ce phénomène d'ampleur nationale, j'ai lu l'article de Jules Celma, instituteur éminemment *différent*, et je l'ai pris pour ce que, je crois, il veut être : de la dynamite; un peu de dynamite, pour voir...

La sexualité infantine existe. La reconnaissance de ce phénomène n'a pas été sans difficulté, à l'époque de Freud, mais maintenant, c'est fait, personne n'aurait l'idée de le nier. Et pourtant, dans les faits, tout ou presque tout,

se passe comme avant Freud. Je ne parle pas des quelques familles éclairées qui commencent à vraiment remettre en question l'éducation des enfants (au fait, comment-elles vraiment? ne continuent-elles pas un courant vieux comme le monde?), ni des quelques familles *d'élite* soucieuses de vivre avec leur temps, qui adoptent de nouvelles manières de faire ou de dire, ce qui donne parfois des résultats inattendus. Mais le gros des familles et des enseignants font comme si, effectivement, cette sexualité n'existait pas, même pas pour eux-mêmes. L'enfant se trouve donc, bien avant l'âge de la procréation, et même souvent à cet âge-là, avec un tas de curiosités insatisfaites, dans un univers scolaire qui semble ignorer le plus naturellement du monde, et comme si cela allait de soi, tout ce qui concerne la sexualité. Et pourtant, c'est un univers qui ne fait que parler d'amour, nommer l'amour, vanter l'amour, etc. (voir à ce sujet les programmes scolaires). Alors, qu'est-ce que c'est que cette chose dont on parle tant, et que personne ne définit? Est-ce que ce sont les racontars moches et proférés en cachette par les petits copains? Ou bien est-ce cette chose sublime, supérieure, ineffable que peignent certains textes? A moins qu'il ne faille aller au cinéma du coin pour en trouver la description. Il ne faut pas se faire illusion sur « cette génération plus avertie que de notre temps ». Ils ont bien, en général, leur petite idée sur la question, mais beaucoup sont plongés dans des incertitudes éprouvantes, et pas toujours bénéfiques. Pour agrémente le tout, dans la plupart des cas, entre adultes-éducateurs et enfants, on se garde bien de jamais poser la moindre question. Or, les médecins et les assistantes sociales des lycées savent que des jeunes arrivent à l'âge adulte complètement immatures et inhibés sur le plan sexuel. Encore ne connaissent-ils que les cas graves et dignes d'attention.

Or, je citerai ici des expériences effectuées par le savant Wallace Craig sur des colombes rieuses, expériences relatées par Konrad Lorenz dans *L'Agression* :

« Il sépara le mâle de la femelle pendant des périodes de plus en plus longues et vérifia expérimentalement quels étaient, après chaque période de privation, les objets qui suffisaient à déclencher la danse d'amour du mâle. Quelques jours après la disparition de la femelle de sa propre

espèce, le mâle était prêt à courtiser une colombe blanche qu'il avait ignorée auparavant. Quelques jours de plus et il s'inclina et roucoula devant un pigeon empaillé, puis, devant un morceau de tissu enroulé et finalement, après plusieurs semaines de solitude, il prit comme objet de son jeu d'amour le coin vide de sa cage où la convergence des lignes droites offrait au moins un point de fixation optique. Physiologiquement parlant, ces observations montrent que lorsqu'un comportement instinctif — en l'occurrence la danse d'amour — est arrêté pendant un temps prolongé, le seuil des stimuli qui le déclenchent s'abaisse. »

Cela en dit long sur notre système d'éducation.

En outre, je ne peux pas ne pas me demander si la vague actuelle d'érotisme n'est pas une explosion naturelle et collective, après des siècles d'inhibition. Une immense danse d'amour déviée de son but, et à l'échelle du monde. Que deviendra ce courant, après les premiers excès, si des idéologies puritaines ne s'en mêlent pas? Je pense, personnellement, qu'il se *stabilisera*, et que l'être humain arrivera à une vie plus libre lui permettant un exercice harmonieux de ses tendances naturelles. Oui mais voilà!... Beaucoup de gens y voient le mal absolu, et faisant feu de tout bois, établissant des comparaisons avec la décadence romaine, prétendent rétablir la pureté, préservatrice des antiques vertus. Certains d'entre eux sont encore plus forcenés que ne le sont les tenants de l'érotisme le plus débridé. Alors, comme l'avenir réside dans les jeunes générations, et comme il faut les garantir du mal, on trouve qu'ils ont encore bien trop de liberté, on passe sous silence le maximum de choses, dans le domaine de la sexualité, et on en arrive, dans les programmes scolaires, à l'absurdité qui consiste à leur faire expliquer Rabelais (en classe de Seconde, je crois, ou de Première), un Rabelais soigneusement expurgé, bien sûr, et qui devient pour les élèves un parfait pensum. N'étant pas moi-même professeur de français, je l'ai vérifié à plusieurs reprises : quand on leur demande quels sont les auteurs du programme, le nom de Rabelais, même si on ne leur demande pas leur avis, est toujours accompagné de récriminations du genre : Rabelais, quelle barbe! prononcées par presque toute la classe, sinon toute. On leur présente un Rabelais privé de son enchantement le plus grand : la liberté, un Rabelais

travesti en auteur respectable à admirer sur commande, même si on n'en a pas envie, dans le genre : « Montrez comment Rabelais... etc. » Puis, accompagnant le tout, les quelques lignes d'anthologie qui font discrètement allusion aux gauloiseries de notre auteur. En réalité, on enseigne aux enfants ce qu'il faut penser et dire pour avoir l'air de connaître Rabelais dans une société qui ne l'a pas lu. On peut juger du reste de notre enseignement.

A l'origine de cet esprit qui nous empoisonne, qu'y a-t-il? Je crois qu'il y a une conception empirique et tenace de l'être humain, qui repose sur une anxiété séculaire.

Certaines choses, comme la sexualité, l'agressivité, *sont* dans l'être humain, préexistants à toute éducation. L'éducation ne fait pas tout, mais voudrait pouvoir faire tout. Ces choses ne sont ni *bonnes* ni *mauvaises*, et je pense que prononcer ces deux mots à leur endroit fausse déjà les phénomènes naturels... Or nous avons reçu de tous les siècles chrétiens, dont certains comptent double, une mentalité particulière dont nous avons du mal à nous dépêtrer. L'homme est, au préalable, un pécheur. Il doit chercher à s'élever. D'où une hiérarchisation verticale des valeurs humaines : en haut : Dieu, l'Ange, l'Ame... etc... en bas : la Bête, le Diable, le Corps... De là cette séparation des deux domaines, aujourd'hui encore solidement enracinée, même chez les non catholiques, même chez beaucoup de libre-penseurs : l'enfant a en lui des choses qui ne sont pas bonnes : la sexualité, l'agressivité, les appétits, qui viennent de son corps. Ces tendances sont mauvaises, il faut les réprimer. Il faut lui inculquer ce qui lui permettra de s'élever. On plaque ainsi sur sa personnalité une grandeur obligatoire qui ne *vient pas de lui*, on la lui *inculque* (ce mot seul me fait frémir, il cache des crimes). Tant pis pour la vraie grandeur, qui pourrait sortir de l'être même. Et ce faisant, on prétend œuvrer pour l'avenir du monde.

L'âge le plus propice à cette *formation* est évidemment la prime jeunesse, et l'adulte essaie, bien trop tôt, souvent, pour être même compris, d'imposer à l'enfant sa propre vision des choses. Et cela constitue, à mon avis, un manque de respect effrayant, qui se pratique quotidiennement. J'entends souvent des phrases de ce genre : L'enfant est mauvais, il a de la malice, il faut être sévère, le punir,

pour qu'il apprenne. Ces phrases-là sont un peu grosses, peut-être, et sont le fait de classes simples? Mais les mêmes pensées se glissent souvent, de façon plus subtile, dans la conversation des gens évolués, ou plus exactement *cultivés*. Ce comportement médiéval, dont on ne se rend pas toujours compte, tant il est ancré en nous, repose sans doute sur une anxiété, héritée de génération en génération, et renforcée considérablement au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas douteux que certains sujets, la sexualité en particulier, sont difficiles à aborder, entre les jeunes et leurs éducateurs. C'est qu'il se passe chez les petits d'homme un phénomène étranger aux colombes rieuses et autres espèces animales : le jeune ressent immédiatement l'anxiété des adultes, et il la reprend à son compte, il est gêné de ce qui gêne les adultes, et il pratique, totalement ou non, l'auto-censure. Je raconterai à ce sujet une anecdote qui est arrivée dans une de mes classes.

En Seconde, lors d'un cours de fin d'année scolaire, j'avais apporté un électrophone et des disques. Un garçon m'a proposé, d'un air détaché, un disque de Brassens que je ne connaissais pas. Imprudente, je l'ai mis, et au lieu d'écouter le premier couplet, j'ai pensé à autre chose, le rythme et la mélodie chez Brassens étant, somme toute, assez monotones. Alors mon attention a été attirée par le caractère inhabituel et pesant du silence de la classe. Filles et garçons tentaient visiblement de passer le plus inaperçus possible. J'ai ressenti vivement leur gêne, et j'ai écouté les paroles : il s'agissait d'une chanson graveleuse. Ne m'étant pas aperçue immédiatement du tour qu'on m'avait joué, j'ai laissé entendre la chanson entière, trouvant d'ailleurs que, puisque c'était engagé, l'expérience valait le coup. Le silence devenait impressionnant. Les élèves ne savaient plus où se fourrer, mais à midi, au café du coin, un groupe de garçons racontait l'aventure à d'autres, et disait que le professeur ne savait pas où se fourrer.

Alors, revenons à la fois à notre belle Culture, et à Konrad Lorenz, ou plutôt à Craig, avec ses colombes. Rappelons-nous l'abaissement du seuil des stimuli de déclenchement. Est-ce que les sous-produits de cette vaste inhibition, n'auraient pas été, jusqu'à maintenant, les amours ancillaires, les maisons closes, les histoires cochonnes pour banquet

de premières communion, le théâtre de boulevard, etc. et maintenant, après un certain *relâchement* des couches éducatives de la société, la fameuse vague d'érotisme? A tout prendre, je préfère encore vivre avec mon temps. Mais il s'agit d'enseignement, dans tout cela. Alors, les solutions? Il n'appartient peut-être pas à des non-spécialistes, et encore moins à des professeurs de les donner. Je crois sincèrement qu'en général, nous avons trop le nez dans tout cela pour avoir le moindre recul. Mais peut-être pouvons-nous, parfois, donner un avis. Je donne le mien :

Je crois que la solution ne réside pas dans un système ou dans une suite de procédés. Elle est difficile, elle représente une recherche constante, et ne peut donc être immédiatement satisfaisante pour les gens qui aiment les choses bien en place et bien définies. Elle réside, à mon avis, dans le respect de l'être humain non encore façonné par le monde : l'enfant, respect qui passe obligatoirement par le respect de soi-même. Et je trouve qu'on respecte ni l'enfant ni soi-même quand on s'érige en juge ou en père fouettard. Seulement, il ne suffit pas de dire cela, de prôner le respect, il faut le pratiquer, c'est-à-dire remettre en question profondément sa propre attitude envers les autres, tous les autres, donc aussi les enfants. Il s'agit là d'une morale, au sens le plus large du mot, et je le dis, même si cela paraît démodé.

Si cette morale était pratiquée, cela amènerait bien sûr, d'autres problèmes d'importance. Est-ce, en effet, parce qu'on a opprimé, inhibé, formé ou déformé les enfants, qu'on doit, poussé par un complexe de culpabilité évident, se soumettre entièrement à leur volonté et à leurs impulsions naturelles? Faut-il renverser la vapeur à ce point, et au nom de quelle authenticité hypothétique abandonner complètement notre héritage, tout ce qui fait notre vie, à nous, adultes? D'ailleurs, *totale authenticité de comportement*, qu'est-ce que cela signifie au juste? Et puis, supprimer le *pouvoir linguistique* en étant grossier, même plus que les élèves, n'est-ce pas imposer un ton, donc un certain pouvoir linguistique? Faut-il basculer à ce point dans l'excès inverse? Contre la richesse arrogante, il y a Saint François, qui se fait plus pauvre que les pauvres. Contre les guerres criminelles il y a ceux qui se font brûler,

signifiant au monde qu'ils se mettent volontairement au rang des victimes. Contre les soi-disant bons principes de l'éducation et leur pouvoir mutilant, il y a ceux qui pratiquent le *laisser-faire* et se mettent volontairement du côté de la non-éducation.

Y a-t-il un juste milieu?

Peut-on prétendre l'atteindre un jour?

N'y a-t-il pas plutôt une suite de déséquilibres, dans des sens différents à chaque fois! Le malheur, c'est que dans tous ces excès, ce sont presque toujours (sinon toujours) les idéologies puritaines fondées sur l'anxiété et fortement répressives, qui prennent le dessus, et cela, pour des périodes prolongées.

De quel côté nous viendra, cette fois-ci, la vague moralisante?

Claude L.

Professeur.

## 2. deux ans et quelques mois après

Je suis revenu en janvier 1971 dans la première école où j'avais exercé. A cette occasion, j'ai pu rencontrer cinq élèves qui, à l'époque (octobre 1968) étaient inscrits en C.E.2, et, actuellement, préparent leur entrée en 6°. J. C.

— *C'est incroyable, ils sont intimidés... mais vous ne l'étiez pas quand j'étais ici.*

— *C'est du passé.*

— *Vous réprimez vos bonnes habitudes (rires, bruits). Vous vous souvenez un peu de ce qu'on avait fait?*

— *Oui.*

— *Comment on avait fait tout ça?*

— *...*

— *Vous pouvez pas me raconter un peu tout ce qui s'était passé, si vous voulez, hein? maintenant on peut discuter de n'importe quoi, de la peinture, par exemple. Enfin si vous vous souvenez d'un truc, j'aimerais bien que vous me racontiez un peu ce qu'on avait fait. Allez... parce que... je vais vous expliquer, hein! Je vous laissais faire un peu ce que vous vouliez là, on s'amusait assez... Alors j'ai fais ça à peu près dans toutes les écoles où je suis passé, on s'amusait bien aussi en classe, on rigolait bien et maintenant là, il y a la police qui est venue me demander un tas de trucs parce qu'il y a des gens qui se sont plaints. Ils veulent me faire un tas d'histoires... J'aimerais bien que vous me racontiez un peu... Mais... Comme vous voulez. Par le début ou par la fin, ou par le tourne-disques ou le magnétophone... Qu'on discute un peu quoi. Une fois*

que je suis parti par exemple... Expliquez-moi un peu comment vous avez... hein?

— On était pas trop habitués à travailler.

— Ah! ouais? Elle a gueulé, la maîtresse que je remplaçais?

— Oh! non! je crois...

— Un peu oui.

— Elle était en colère.

— Elle a grondé un peu, quand même, au début.

— Elle a grondé qui?

— Tout le monde.

— Et à propos de quoi?

— Parce qu'on n'avait pas travaillé. On était en retard... Après, quand quelqu'un vous avait offert un cadeau, un cendrier. Alors, y avait Lydie, elle a voulu qu'on dise que c'était elle aussi qui y avait participé, alors on l'a dit, et puis après, quand Mme B. a demandé qui c'était qui avait fait ce cadeau, elle s'est pas dénoncée, et puis après, tout est retombé sur nous.

— Comment ça? Elle vous a engueulé parce que vous m'aviez fait un petit cadeau?

— Oui.

— On dénonce quelqu'un qui fait une faute.

— Ou quelqu'un qui a fait ce qui ne fallait pas faire.

— Comment se fait-il que... Enfin je ne comprends pas qu'elle vous en veuille, qu'elle vous engueule parce que vous m'avez fait un cadeau. Elle vous l'a reproché?

— Ouais.

— Même le jour où on avait fait un déjeuner, le dernier jour, elle avait pas l'air très heureuse, vous savez.

— Puis, on avait pris du retard, alors!

— Elle aurait dû dire que, moi, j'étais un grand salaud, que j'étais quelqu'un de très méchant ou d'incapable, que je n'avais pas fait mon travail et tout ça, mais pas vous engueuler, c'était à moi qu'il fallait qu'elle le dise... Et elle vous a engueulé, vous! comment ça... Qu'est-ce que c'est qu'elle vous a dit... Si vous vous souvenez?

— Vous auriez pas dû nous laisser faire... Et puis maintenant il va falloir retravailler dur.

— Aussi, elle a dit qu'il fallait rattraper le temps perdu...

— Et aussi elle a dit qu'il ne fallait pas qu'on vous écoute et qu'on travaille à la place.

— Alors elle m'a reproché quoi en fait?

— De ne nous avoir pas fait travailler.

— Vous me le reprochez aussi? (Rires.) Franchement?

— C'est-à-dire qu'on était bien content aussi de ne pas travailler.

— Et qu'est-ce que vous lui avez répondu quand elle vous a dit tout ça?

— Nous, on lui a rien dit.

— D'abord, c'est ceux du C.M.2 qui ont commencé à en parler. Et après, ça a continué, tout, du début jusqu'à la fin.

— Il a fallu tout raconter ce qu'on avait fait.

— Ah, oui!

— Pourquoi on avait fait le cadeau, pourquoi on s'était amusé, etc...

— Et vous avez raconté quoi? Vous m'avez dit: il a fallu qu'on raconte tout... Qu'est-ce que vous avez bien pu dire? A part le cadeau et les petits gâteaux et le vin.

— Il a fallu aussi raconter ce qu'on faisait quand on ne travaillait pas.

— Et alors?

— Oh! on faisait un peu de tout (rires étouffés).

— Parce que moi je ne me souviens pas bien, c'est pour ça que je suis venu...

— Monique, elle ne nous avait pas fait faire un texte là-dessus?

— Si, elle nous avait dit de raconter ce qu'on vous avait écrit.

— L'histoire d'Arthur et de ses élèves savants?

— Oui.

— Il était une fois un instituteur qui s'appelait Arthur et ses élèves savants. C'est ça.

— Oui, oui, oui.

— Et vous lui avez raconté alors? Vous lui avez dit qu'on chantait, tout ça!

— Oui, oui, oui.

— Et tous ces textes... Par exemple, toi et le truc de la lettre que tu m'avais faite en classe? Tu m'en avais faite une, toi aussi, non?

— Non.

— C'est Lydie, elle en avait écrit une, et Régine aussi.

— Vous lui avez raconté aussi ces lettres-là?

— Pas trop, parce que... hé!

— *Tu avais peur de quoi? Dis-le... on est entre nous...*

— Comme elle était furieuse, on n'osait pas lui dire ça. Ce qui s'était passé parce que...

— *Mais qu'est-ce qui s'était passé de si grave? J'ai complètement oublié...*

— Elle était en colère parce que vous jouiez de la guitare, on chantait et tout, qu'on travaillait pas.

— *Mais pourquoi vous ne lui avez pas parlé de ces lettres? Vous avez eu peur ou quoi?*

— Un petit peu, oui.

— *Pourquoi? Elle ne l'aurait pas mal pris! Elle l'aurait mal pris?*

— Oui, surtout si elle savait que c'étaient des bons élèves, parce que Régine, elle avait déjà un an d'avance. Elle voulait pas qu'elle s'amuse à faire des bêtises.

— *Des bêtises?*

— Enfin, heu!

— *Non, mais je ne sais pas, ça se peut...*

— Quand on dit, par exemple, que vous ne me plaisez pas parce que votre bouc est trop long?

— *Oui, c'est une bêtise ça?*

— C'est pas poli de le dire.

— *C'est pas poli?*

— Non, non, non.

— *Vous êtes convaincus que c'est pas poli. Mais c'est impoli actuellement ou c'était impoli quand vous l'avez fait?*

— Actuellement.

— *Et quand vous l'avez fait, vous pensiez que c'était impoli?*

— Pas trop.

— *Pour moi ça l'était pas.*

— On était habitué à vous.

— *Et vous, vous préférez faire ce que vous voulez ou qu'on vous demande de faire des choses : travail, devoir, étudier? Ce qu'on a fait, nous, ou ce que vous faites maintenant et que le maître est obligé de vous faire faire?*

— En ce temps-là, on aimait bien cette façon, et maintenant on aime bien celle-là.

— *Tu es d'accord, toi, avec ça?*

— Oui, oui.

— *Alors, si j'ai bien compris, vous préférez maintenant, comme ça. Vous aimez bien travailler.*

— Oui.

— Mais on aimerait bien travailler comme avant, mais un peu plus quand même.

— Et puis aussi, actuellement M.S. nous dit que, pour gagner sa vie, il faut travailler, alors nous on suit les règles de M.S. Et quand on était avec vous, on n'y pensait pas.

— C'est pas tellement moi qui le dis, on n'a pas trouvé d'autre moyen encore. (*C'est M.S. qui a parlé, J.C.*)

— *Mais est-ce que ça vous plaît, ou vous pensez que vous êtes obligés de travailler?*

— Si on aime travailler? Oui!

— On aimerait bien pas travailler, mais après on aimerait bien savoir un métier.

— Parce que quand on est riche, après on s'amuse.

— *Et, en classe, vous vous ennuyiez, quand vous étiez avec moi?*

— Non, non, non.

— Quand on partait d'ici à la récréation, c'était pareil.

— *Et vos parents, qu'est-ce qu'ils vous ont dit? Vous leur avez raconté?*

— Non, non, non.

— Moi, de cette lettre, je ne m'en souviens pas.

— *Tu t'en souviens pas? Y'a celle-là; je crois que tu l'avais faite une seconde fois, tu y avais ajouté des trucs. Mais j'ai oublié de les amener... Comment se fait-il que vous n'ayez rien dit à vos parents?*

— Moi je leur en ai parlé un peu mais je n'ai pas continué parce qu'ils n'étaient pas très d'accord sur ce point.

— *Hummm...*

— Ils nous ont reproché de ne pas travailler aussi.

— *Et toi, t'en as parlé?*

— Non.

— *Toi, non plus?*

— Ah! si. Mes parents ont dit : si c'est pour faire ça, c'est pas la peine d'aller en classe.

— *C'est pas bête. Mais je ne me souviens pas exactement. Comment on s'amusait? De quoi on a parlé?*

— D'abord, on chantait des chansons, après on jouait de la guitare, après, à un moment donné, on croyait que

c'était le Français, mais après vous nous disiez qu'on allait écrire des chansons sur le tableau pour les recopier.

— *Vous ne vous souvenez pas de la discussion sur Arthur, sur l'instituteur? Je crois que Régine avait noté tout ça.*

— On avait fait des groupes pour cela.

— *Non, ça n'était pas pour le texte, mais ensuite, 2 ou 3 jours après, avant que je parte, je vous avais demandé de décrire l'instituteur, je crois. Vous ne vous souvenez pas?*

— Ah! oui...

— *C'était un matin, M.S. était rentré en classe, c'était 12 h 10 à peu près, et il m'avait dit : qu'est-ce que tu fous à cette heure?*

— Je me rappelle... de temps en temps, vous discutiez (inintelligible) ... ce devait être probant. Vous en perdiez la notion du temps. (*C'est M.S. qui a parlé, S.C.*)

— *Et alors moi, je vous ai fait peur, pendant le temps que je suis resté ici?*

— Non.

— Non (rires).

— *Qu'est-ce que vous pensiez de moi? Parce que maintenant il y a des gens qui me détestent, qui veulent que j'aille en prison et tout. Vous me détestez autant qu'eux ou alors c'était plus sympa? Parce que j'ai l'impression que vous regrettez ce qu'on a fait, enfin vous n'êtes pas d'accord. Allez-y, on se connaît assez maintenant.*

— C'est-à-dire que quand on était avec vous, on n'a pas regretté, mais quand vous avez été parti on a un peu regretté quand même.

— *Et entre vous, vous en avez discuté?*

— *Pendant les récréations? Vous n'avez plus pensé à moi, vous avez complètement oublié que j'étais venu?*

— Non, non, oh! non.

— *Non? vous y repensez des fois à ce qu'on avait fait.*

— Oui, quelquefois.

— *Quand, par exemple?*

— C'est-à-dire que quand vous êtes parti on y pensait, mais maintenant on oublie, on y pense de moins en moins.

— On avait fait chacun un dessin sur vous comme ça, et au tableau en grand, et moi quand je revois ce dessin, j'y pense.

— Et puis aussi, Lydie et Régine, pendant la récréation, elles sont restées dedans et elles ont fait des cœurs au tableau, comme ça, en rouge, alors y en avait un, il était transpercé par une flèche, c'est le sang qui coulait, et y avait écrit Jules Celma.

— *Alors, vous êtes assez d'accord avec vos parents pour dire qu'il n'aurait pas fallu que je vienne.*

— (Rires.)

— *Non, c'est pas ça?*

— Dans l'ensemble, non!

— *Mais il y en a dans la classe qui n'étaient pas contents que je sois venu?*

— Jean-Michel... Ah! oui, oui. Il voulait travailler, il était à côté de Philippe et il faisait que grogner et des choses comme ça. Pendant que vous y étiez et encore plus quand vous êtes parti. Oui et, pendant la récréation, il se mettait en colère, il criait : « on fait rien »...

— *Alors, vous ne vous souvenez absolument pas du matin où on avait décrit cet instituteur, Arthur.*

— Si, un jour on avait décrit un instituteur.

— Oui, les élèves lui apprenaient tout.

— Oui, et vous aviez écrit : Le professeur dit quelque chose, vous aviez fait plein de fautes et vous aviez dit que les élèves étaient obligés de lui corriger tout.

— Ah! oui, et puis aussi vous aviez écrit 2+4, alors vous aviez marqué = 7, alors et puis après y avaient les élèves qui avaient marqué = 6. (Rires.)

— *Mais je ne me souviens pas de ce qu'on avait dit vers la fin, et vous?*

— ...

— *Et, selon vous, j'étais un bon instituteur?*

— Jean-Michel, parfois, y disait : c'est un clown celui-là. Oui. (Rires.)

— Et nous, on sautait sur les tables et tout, et Jean-Michel il était dans un coin en train de grogner.

— *Et qu'est-ce que vous en pensez de Jean-Michel? Nous, on s'amusait, lui voulait travailler, qu'est-ce que vous en pensez?*

— Il avait pris ça du mauvais côté. C'est-à-dire qu'il ne s'est pas laissé emporter comme nous. Il est resté avec son but de travailler.

— *Et vous, vous vous êtes laissé emporter par quoi?*

— Un peu par l'amusement...

— *Mais, c'est moi qui vous ai dit de vous amuser ou quoi?*

— C'est-à-dire que vous avez commencé par écrire des bêtises au tableau.

— Non, il est rentré et il avait dit... Comment il disait déjà... J'écris ça pour montrer que je suis un maître... Je sais plus.

— *Si je comprends bien, j'étais très autoritaire alors, très méchant.*

— Non, au début, au seuil de la porte, vous étiez sec, puis vous nous avez expliqué; au début, on croyait que vous étiez sévère et puis après on s'est rassemblés là, et vous nous avez expliqué.

— *Vous ne vous souvenez pas de ce que je vous avais dit?*

— Je crois que vous nous aviez dit, euh!... (Silence.)

— *Et alors, après on s'est amusé.*

— Non, le soir, on a discuté jusqu'à 6 heures, et on n'avait pas le temps, mais, le lendemain on s'est amusé.

— Une fois, on s'amusait dans la cour puis on est rentré avec Monique, elle a pris le micro du... Elle faisait J. Halliday, elle se couchait par terre, et on disait : « T'es pas folle, après il va être en marche et M. Celma... » Et puis, on a mangé ce qu'il y avait dans le jardin; on a pris des petites tomates, on les a lavées et on les a mangées, toutes. Et Mme B., quand elle est arrivée, elle a vu qu'il n'y avait plus rien dans le jardin.

— *Et comment se fait-il qu'avec Mme B., vous ne vous amusez pas autant?*

— Elle ne voulait pas s'amuser ni rien, et puis elle avait une mauvaise méthode, il y avait des délégués, alors.

— Mme B., elle posait des sujets contre les élèves, et vous, c'était contre vous.

— *Et quel genre de bêtises...?*

— Des choses comme ça... Et Jean-Michel, il avait posé ça comme sujet et Mme B., elle voulait tout savoir et ça nous est retombé dessus.

— *Qu'est-ce qui est retombé sur vous?*

— ...

— Et puis, à la fin, on voulait faire des trucs en terre glaise, et puis là où on met les cartables, un atelier de

peinture, les murs, tout était peint; il a tout fallu nettoyer, c'était une punition de Mme B. Elle a dit : « C'est ça votre travail? »

— *Alors, vous préférez être avec Mme B. ou avec moi?*

— Elle a dit, si vous apprenez pas avec moi, vous apprendrez l'année prochaine avec M.S. Si on n'avait pas compris, elle disait : « M.S. vous expliquera. »

— *Mais vous vous sentiez mieux avec elle ou avec moi?*

— Avec elle, on était pas libres.

— *Comment, c'étaient pas vous les chefs?*

— Ah! non, les chefs c'étaient les délégués. Oui, oui. Ces délégués choisissaient les leçons, et elle choisissait les groupes, les faibles avec les faibles, les forts avec les forts.

— Et quand vous êtes parti, Jean-Michel était contre vous, il a tout dit à Mme B. qui lui a donné raison, et puis nous, on a tout pris.

— Ouais, des punitions, des verbes à copier : Je n'écouterai jamais un instituteur comme ça, idiot, ou un truc comme ça. Ouais. Je crois. Ne pas écouter un instituteur comme ça.

— *C'est sérieux, ça.*

— Oh! oui, oui.

— *Vous ne l'avez pas gardée cette punition?*

— Oh! non, moi je l'ai jetée à la poubelle.

— *Vous êtes sûrs de ce que vous affirmez là?*

— Oh! oui, oui, elle encore, elle va dire que c'est pas vrai.

— *Mme B. m'avait dit que c'était vous qui décidiez de tout.*

— C'étaient les délégués, les délégués décidaient de tout. C'étaient toujours eux et les grands qui avaient raison.

— *Alors, vous ne vous souvenez pas du matin où on avait parlé de l'instituteur?*

— Encore, on avait dit que l'instituteur ne savait rien, que ses élèves lui apprenaient. Le titre, c'était : l'instituteur Arthur et ses élèves savants. Et l'inspecteur, il était monté sur le ballon de rugby, et il s'est envolé dans la lune et il est revenu. Et après la vie était belle sans inspecteur.

— *Et c'est tout ce qu'on a dit? Et l'instituteur, comment était-il habillé?*

— Je sais pas.

— *Et ta lettre, tu étais contente de l'écrire ou tu penses que c'était bête?*

— Quand je l'ai écrite... Je m'en souviens pas de cette lettre.

— *Vous pouviez tout dire avec moi ou vous aviez peur de parler?*

— On pouvait tout dire, vous ne disiez rien. On faisait ce qu'on voulait. On était libre, on en profitait.

### 3. le procès

*Lèse enfant.*

*Lorsque l'enfant paraît...  
le cercle de famille commence à l'emmerder.  
O le joli mignon! il ressemble à sa mère  
il ressemble à son père  
il ressemble à l'oncle Gaspard  
peut-être un peu dans le regard.  
Mang' ta soupe chérubambin  
mange ta soupe à l'oseille  
mange ta soupe à l'esturgeon  
tu deviendras un grand garçon  
et tu seras parent d'élève.  
Raymond Cazaux (inédit).*

L'actualité vient de rendre compte du procès intenté au journal *La Mèche* et de la comparution devant le Tribunal Correctionnel de Toulouse, le 4 mars 1971, d'Etienne Guillemau, directeur de la publication, et de moi-même en tant qu'auteur de l'article intitulé : *J'aimerais embrasser une fille sur le cul!* Je répondais à deux inculpations : « Outrage aux bonnes mœurs » et « Provocation directe non suivie d'effet au crime de meurtre et aux coups et blessures volontaires ». Cette dernière pour la phrase : « Enfants, si vous voyez un maître blessé, achevez-le! » Il faut rappeler comment a débuté cette affaire, car sans elle, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

L'article poursuivi relate de façon rapide et superficielle ce que le livre développe plus amplement. Une première parution avait eu lieu dans le numéro 2 de *La Mèche*,

tiré à 1 000 exemplaires. Cela n'avait suscité aucune réaction de la part de la « justice ».

En février 1970, le *Fait Public* publia l'article, légèrement modifié, mais identique dans son ensemble, qui réunissait infiniment plus de dessins et de textes d'enfants que dans *La Mèche*. Le magazine des licenciés de l'O.R.T.F., tiré à 70 000 exemplaires, devait alors recevoir un important courrier de lecteurs dont nous publions l'essentiel par ailleurs (cf. *supra*).

La véritable affaire *La Mèche* commence en octobre 1969 à Millau, capitale isolée de l'Aveyron, musée dérisoire du Vieux Monde. « Si l'on crève à Millau, on a toujours la délicatesse de le faire sans bruit, pour ne pas déranger les voisins, qui de leur côté ne font pas autant de bruit, mais n'en crèvent pas moins ». (*La Mèche*, n° 3.) Des lycéens et des pions, écœurés par la décomposition en cours, décidés à s'étonner de ce que « personne ne s'étonne de rien », se retrouvent très souvent, partageant leur misère et leurs projets de refus radical. Un de ces projets est la publication du n° 3 de *La Mèche*. En mai 1970, vingt-quatre pages, entièrement consacrées à l'analyse critique de tous les aspects de la misère millavoise, sont distribuées gratuitement à la sortie d'un gala de Brassens. Ce groupe avait par ailleurs décidé de republier l'article sur mon expérience « pédagogique », paru dans le n° 2.

C'est le scandale.

Des communiqués fusent de toutes parts et abondent soit dans les journaux locaux, soit dans les tracts, etc. Le Parti communiste, les diverses Fédérations de Parents d'Elèves (Cornec, Armand, Desmarests), les Syndicats d'Enseignants de gauche et de droite, c'est-à-dire de droite et de gauche, ou vice et versa, demandent des poursuites, des sanctions. Huit lycéens comparaissent devant le Conseil de Discipline, et, surprise, exigent, à leur tour, des comptes aux membres du Conseil. Trois sont définitivement exclus de l'Académie. Deux pions sont suspendus. Le P.S.U., dans un tract imprimé en deux couleurs et dont la nullité a fait rire tout Millau, déclare : « Se conduire en refoulé, incapable, tout compte fait, d'avoir une vie sexuelle normale et attendant peut-être des compensations du côté des enfants à qui on viendrait proposer des exercices scolaires spéciaux... Drôle de Pédagogie!... »

Quelques jours après la distribution de *La Mèche*, une pétition réunissant 98 signatures de professeurs, instituteurs et parents, est déposée sur le bureau du Procureur. Le candidat officiel et malheureux du Parti communiste, M. Labonne, dépose plainte pour « menaces de mort ». En effet, un petit pamphlet, toujours dans ce n° 3, remettait vertement en place, ce tas de crottes prétentieuses et obscènes et, qui plus est, moustachues. L'article en question se terminait par ces mots : « A la prochaine, on te crèvera salope! »

Enfin, une dernière plainte est déposée par le Parquet : « Menaces de mort », car un personnage d'une bande dessinée déclarait : « Pauvre con! Occupons-nous de nos affaires nous-mêmes! Mort aux dirigeants! »

Le directeur de *La Mèche* s'est donc vu inculper pour quatre « délits ». Une campagne discrète est lancée et s'organise. Trois « spécialistes » de l'enfant prennent position.

Bernard Pagès, Maître de recherche au C.N.R.S., chef du Laboratoire de Psychologie Sociale déclare notamment :

« Cet instituteur, recruté comme beaucoup d'autres sans formation pédagogique préalable, s'est trouvé devant le problème inévitablement posé par toutes les méthodes " non directives " : Freinet, Rogers, etc., désormais enseignées aux maîtres et pratiquées dans nos écoles : le contenu de l'activité peut-il être le même dans la " libre expression " souvent préconisée que dans la pédagogie autoritaire traditionnelle? Psychologiquement ce problème ne peut être éludé sauf à déguiser en " libre expression " une simple canalisation rhétorique des activités traditionnelles par ailleurs reconnues stériles. Or à travers la libre expression honnêtement pratiquée passe inéluctablement ce qui est interdit, réprimé, habituellement dissimulé ou refoulé : l'agressivité notamment contre les autorités, la sexualité (comme curiosité, comme jeu). Dans l'ensemble les mécanismes de libération verbale sont connus et utilisés au moins depuis les travaux de Freud il y a trois quarts de siècle (sans compter la catharsis d'Aristote). On peut diverger, à partir de la psychanalyse elle-même, sur la consé-

quence à tirer de nos connaissances. En particulier on peut penser que la répression de certains propos relève des fatalités sociales et que, sauf pour le traitement *médical* individuel des adultes névrosés ou psychologiques en milieu spécialisé, mieux vaut ne pas diffuser ces connaissances ou les oublier. Dans l'état actuel de la psychologie, il est tout à fait vain dans ce cas de parler d'hygiène mentale, de prophylaxie sociale des maladies psychiques, de pédagogie non directive ou active et encore moins d'apprentissage de l'expression.

« Et cependant sur les thèmes courants des préoccupations d'enfants et de préadolescents, sur leurs conversations entre eux ou avec des adultes " permissifs ", l'expérience concernée n'apporte pas de nouveautés à l'observateur attentif, professionnel ou profane. Ce qui est plus nouveau et qui concerne le psycho-pédagogue social c'est de poser publiquement aux responsables de l'éducation, c'est-à-dire aux adultes, la question du traitement de la sexualité infantile et de sa socialisation. Ici nous manquons réellement de solutions et même de recherches. Le point de vue psychanalytique lui-même tend à ramener la sexualité infantile à des fantasmes subjectifs et à des pratiques individuelles. Or c'est un fait qu'il existe chez les enfants une sexualité déjà vécue et exprimée socialement, en marge de la société adulte. Le problème est de savoir si les adultes doivent se contenter de fermer les yeux sur cette société et cette formation parallèles et marginales par rapport à la famille ou à l'école; ou bien si l'éducation aussi bien familiale que scolaire n'a de ressources que si elle s'articule clairement sur l'activité spontanée des enfants. Les recherches paraissent converger aujourd'hui pour montrer que la première solution, qui est plus traditionnelle, interdit la confiance, l'authenticité, la *communication* dans les rapports adultes-enfants. Les dommages psycho-sociaux résultant de cette absence de communication, particulièrement en matière éducative, défient l'imagination. Ils sont probablement d'autant plus graves que la cause en est plus systématiquement scotomisée. Il faut au moins que le problème soit posé, que des faits soient apportés et que, pour cela, des expériences de libre expression soient tentées. Il faut que la question du rapport entre la sexualité infantile et l'école soit débattue.

« Libre à chacun alors de définir ses propres options politiques à propos du style de civilisation qui peut résulter des applications. Mais ce serait bloquer tout débat scientifique et toute invention pédagogique que de faire sévir la vindicte publique à propos d'expériences pédagogiques menées avec un soin et une bonne foi évidents dans les conditions les plus défavorables. Toute expérience a un caractère quelque peu unilatéral et il est classique que les expériences pédagogiques s'assortissent d'un vocabulaire provoquant. Il est classique aussi qu'elles s'associent à des considérations politiques, puisque toute pédagogie concerne assez profondément les structures sociales. Le fait que cette politique recoure à quelques slogans stéréotypés du type " achevez les blessés " (qu'on trouvait déjà chez les précieux de Molière) risque seulement de donner le change sur la relation véritable de l'auteur aux enfants. Cette relation se traduit clairement par le fait qu'il a manifestement fort bien saisi les limites de sa démarche proprement pédagogique : l'école ne peut finalement que préparer à une " adaptation sociale " et, en l'occurrence à des " diplômes ". Le pédagogue incriminé borne et tempère ses " expressions " par des considérations de légalité (" sécurité "), mais surtout par le désir de " ne pas compromettre l'avenir social " des enfants. Il s'agit donc bien à proprement parler d'*expériences* avec ce que le mot implique de prudence concernant les conséquences à long terme d'un certain type d'intervention. « Ces précautions déontologiques dans la recherche et l'importance du débat qu'elle ouvre témoignent à mes yeux de la qualité d'un jeune éducateur et de la portée d'un effort qui s'inscrit dans la tradition des psychologues et sociologues libérateurs de l'enfant depuis J.-J. Rousseau. Du point de vue scientifique tel est " l'objet du délit " sous les scories de l'actualité. Je suis prêt à apporter à cet égard toutes données complémentaires de nature à éclairer la justice. »

De son côté, Gilles Deleuze, professeur agrégé, docteur ès-lettres, enseignant à l'Université de Paris VIII, écrit :

« Vous me demandez mon avis sur l'expérience de " non-

pédagogie " rapportée par le journal *La Mèche*. Ma position est très simple à cet égard : de telles expériences ont pour but de faire que les enfants expriment et libèrent leurs fantasmes au sein d'un groupe scolaire. Des expériences semblables ont lieu actuellement dans beaucoup de pays, y sont même parfois favorisées, et font partie des tentatives de pédagogie nouvelle. Sans doute impliquent-elles, de la part de celui qui les mène, beaucoup de délicatesse et des techniques élaborées. Mais justement il me semble que l'instituteur en question dans les articles cités fait preuve de toutes les qualités nécessaires. Dans le climat actuel qui est souvent d'incompréhension ou même d'hostilité, ces méthodes prennent inévitablement une apparence de provocation. Je ne crois pourtant pas qu'elles mènent les enfants à la paresse ou à l'anarchie, *ni surtout à faire ce que les fantasmes expriment*. Elles mènent au contraire à de nouvelles formes d'organisation, et à une discipline de fantasme opposée au refoulement actuel bien autrement dangereux. En tout cas elles feront inévitablement partie de la pédagogie de demain. Il serait infiniment regrettable que des instituteurs paient le prix d'être pionniers. »

Enfin, le docteur Henry Chambron, maître assistant à la faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse et membre de la société de recherches psychothérapeutiques de langue française, déclare :

« Vous m'avez demandé de donner mon avis sur l'expérience pédagogique menée au cours de l'année 1968-1969. Je le fais très volontiers, d'autant que j'ai eu connaissance du matériel enregistré et que je l'ai utilisé pour mon enseignement de l'U.V. 321 de Psychopathologie.

« Malgré les progrès décisifs que la psychanalyse a permis, la sexualité infantile reste encore mal connue et les attitudes pédagogiques la concernant demeurent bien souvent en retard sur ce que nous savons déjà.

« Il ne suffit pas que l'enfant soit informé du processus de la procréation. Il possède son propre potentiel sexuel libidinal, ses propres désirs. Il ne saurait en être autrement. Ce potentiel se manifeste spontanément par la masturbation, la curiosité et les jeux sexuels vis-à-vis des deux sexes.

« Or ces principes sont traditionnellement réprimés de façon autoritaire et purement extérieure. Mais la défense assortie de menaces ou la réprimande ne sauraient supprimer les besoins.

« Ces besoins vont alors se satisfaire, en cachette, dans une ambiance de transgression et de culpabilité, sans communication avec l'adulte. C'est là que prennent naissance bien des comportements pathologiques dont la racine sexuelle, pas toujours apparente, a été bien mise en lumière par la psychologie et la psychiatrie contemporaines.

« D'autre part il ne faut pas oublier le climat érotique de la vie actuelle, climat diffus mais très actif et auquel l'enfant est soumis en même temps qu'à la répression, ce qui ne fait qu'exaspérer le conflit.

« Une véritable éducation sexuelle doit commencer par ôter toute culpabilité et permettre la communication avec l'adulte.

« Etant donné les conséquences personnelles et sociales d'une répression trop systématique de la sexualité, il paraît nécessaire de poursuivre des recherches qui feront la pleine lumière sur le vécu de l'enfant dans ce domaine. Ce n'est pas en refusant d'aborder pratiquement ces questions avec les enfants que l'on supprime l'existence effective de ces phénomènes.

« La possibilité pour un éducateur d'aborder directement et franchement ces problèmes avec les enfants (et à plus forte raison de porter à la connaissance des adultes les résultats de ses recherches) est une condition d'une connaissance plus approfondie qui permettra de mieux suivre l'évolution de l'enfant pour un plus sain épanouissement de sa personnalité. »

Le procès s'est déroulé à huis-clos. Séance de masochisme où les gags comiques n'ont pu être appréciés par le rire, ni par aucun autre moyen. Le 18 mars (!) 1971, le Tribunal me condamnait à 2 mois de prison avec sursis et 1 000 F d'amende. J. C.

## Le Monde

Au cours de ses divers remplacements, durant l'année 1968-1969, M. Celma avait expérimenté dans les classes élémentaires qui lui avaient été confiées une méthode de « non-directivité totale ». Il a décrit (...) les conséquences de cette méthode : d'une part, les élèves ont cessé, pour la plupart, « tout travail scolaire classique »; d'autre part, elle leur a permis d'exprimer une sexualité que, selon lui, l'école et la famille refoulent en permanence.

### TOUT

Jules Celma ne s'est pas arrêté au pseudo-libéralisme de l'éducation sexuelle, le pistil et le pollen, mes enfants... Il ne s'est pas contenté de parler sur ce qu'il est convenu d'appeler la sexualité des enfants. Il l'a laissée s'exprimer, y compris physiquement.

## ACTUEL

Jean-Pierre était élève dans une classe d'un genre un peu spécial : l'instituteur essayait de pousser la non-directivité jusqu'à la suppression de toute discipline, de toute censure morale. Les résultats qu'il obtint restent surprenants.

## L'EXPRESS

Cette expérience, si insolite, provocante (...), pose la question fondamentale de la liberté et de ses limites.

## CHARLIE HEBDO

Jules Celma n'est plus le beau jeune homme au front pur que certains d'entre vous ont peut-être connu. Il est affligé d'un casier judiciaire.



CHAMP LIBRE